

*Les coups d'éclats de Belisa, Lope de Vega*  
*(Las bizarrías de Belisa)*

Introduction de Nathalie Peyrebonne

coll. « Traductions introuvables », 2012

mis en ligne le 10-10-2012,

URL stable <<https://sceneuropeenne.univ-tours.fr/traductions/belisa>>

**Traductions introuvables**

est publié par le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance  
Université François-Rabelais de Tours, CNRS/UMR 7323

**Responsable de la publication**

Philippe VENDRIX

**Responsables scientifiques**

Juan Carlos GARROT ZAMBRANA

---

**Mentions légales**

Copyright © 2012 - CESR. Tous droits réservés.

Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer,  
pour un usage strictement privé, cette unité documentaire.

Reproduction soumise à autorisation.

ISSN - 1760-4745

---

**Date de création**

Octobre 2012



# *Les coups d'éclats de Belisa (Las bizzarrías de Belisa)*

## *Introduction*

Nathalie Peyrebonne

De *Las bizzarrías de Belisa* est aujourd'hui conservé un manuscrit daté du 24 mai 1634, il s'agit de la dernière *comedia* datée conservée de Lope de Vega. La pièce a été publiée pour la première fois dans le volume *La Vega del Parnaso* en 1637, après la mort de l'auteur<sup>1</sup>. Elle fait aujourd'hui figure de testament du dramaturge espagnol. La pièce a depuis été publiée à de nombreuses reprises<sup>2</sup>. En 2005, un cahier manuscrit de Lope de Vega, le *Codex Daza* (l'un des trois seuls brouillons de Lope de Vega encore conservés de nos jours), été acquis par la Bibliothèque nationale d'Espagne, et commencé à être transcrit, ce qui ne manquera pas d'apporter nombre de corrections et d'éclaircissement quant aux textes qu'il comprend.

1 Le volume fut édité par le beau-fils de Lope de Vega, Luis de Usátegui, Madrid, Imprenta de Reino, 1637.

2 Notamment par Juan Eugenio de Hartzenbush, dans la grande collection de la Biblioteca de Autores Españoles (vol. XXXIV) (Madrid, 1842) et par Alonso Zamora Vicente (Madrid, Escasa-Calpe, 1963). Le texte est actuellement consultable sur le site cervantesvirtual.com (<http://www.cervantesvirtual.com/obra/las-bizzarrías-de-belisa--0/>), l'édition qui y présentée a été établie à partir de celle d'Alonso Zamora Vicente. La traduction française ici proposée retient d'ailleurs les didascalies présentes dans l'édition originale ainsi que celles proposées par Hartzenbush et Zamora Vicente. Elle retient également la division en scènes à l'intérieur de chaque acte, absente de l'édition originale, et qui peut faciliter la lecture de la pièce.

Mais il s'avère que *Las Bizarrias de Belisa* ne s'y trouve pas, le texte ne devrait donc pas dans les prochaines années être soumis à révision<sup>3</sup>.

La pièce fut jouée devant le roi en avril ou mai 1635 et fait partie de ces *comedias de enredo*<sup>4</sup>, de ces comédies d'intrigues, comédies de cape et d'épée auxquelles Lope s'est exercé à plusieurs reprises à la fin de sa vie. Ces pièces se déroulent généralement à Madrid, comédies urbaines qui nous font pénétrer dans l'intimité des échanges raffinés entre les dames et leurs galants, faits de dédains, jalousie et inventions diverses et variées. Faits aussi de *bizarria*, terme central dans la pièce qui nous occupe aujourd'hui, et cela dès le titre : premier écueil à franchir pour qui décide de traduire cette œuvre, le concept de *bizarria*, à l'œuvre tout au long de la *comedia*, constitue un fil essentiel que le traducteur se doit de suivre, quels que soient ses méandres et ses inflexions. Au terme de ce parcours, il est alors temps de revenir au titre, et, parmi les chatolements de sens offerts par la *bizarria* espagnole, le traducteur devra alors trancher et donner une équivalence et une seule à ce terme polymorphe qui irrigue toute la pièce. Choix déchirant, et pourtant :

[...] même quand – théoriquement – on soutient l'impossibilité de la traduction, pratiquement, on se retrouve toujours face au paradoxe d'Achille et de la tortue : en théorie, Achille ne devrait jamais rattraper la tortue, mais de fait (nous dit l'expérience), il la dépasse.<sup>5</sup>

Après bien des hésitations, le titre sera donc celui sous laquelle elle est depuis toujours connue des lecteurs français : *Les coups d'éclats de Belisa*. Jamais traduite à ce jour, la pièce a en effet en revanche maintes fois été citée, sous ce titre, après tout certainement défendable, ou en tous cas pas assez critiquable pour que soit justifié un changement toujours délicat à opérer<sup>6</sup>.

3 Je remercie Pablo Jauralde pour les informations de première main qu'il a pu me communiquer à ce propos..

4 À ce propos, voir Frédéric Serralta, «*El enredo y la Comedia: deslinde preliminar*», *Criticón*, Toulouse, France Ibérie-Recherche, 1988, n°42.

5 Umberto Eco, Introduction à *Dire presque la même chose. Expériences de la traduction*, Paris, Grasset, 2006, p. 19.

6 Sur le dilemme que représente tout changement de titre par le traducteur, il est utile de se reporter aux réactions suscitées par la nouvelle traduction publiée Frédéric Boyer des *Confessions* de Saint Augustin, rebaptisées *Les aveux* (Paris, P.O.L., 2007) à propos de laquelle Pierre Assouline écrivait : « Un lecteur aura souvent du mal à adopter une nouvelle traduction lorsqu'il s'est pris de passion pour la version qu'il veut croire unique d'un chef d'œuvre de la littérature ; mais enfin, avec le temps, il s'y fait plus ou moins. Toutefois il y a pire épreuve : un nouveau titre ». Avant de conclure : « S'il est un autre grand classique qui va se sentir un peu seul désormais, c'est *Les Confessions* de Rousseau qui lui doit beaucoup ». (Pierre Assouline, *La République des livres*, 24 décembre 2007).

Le substantif *bizarria*, présent dès le titre, est ensuite parfois décliné sous sa forme adjectivale *bizarro/a* pour être répété 22 fois au cours de la pièce : 8 occurrences dans le premier acte, 9 dans le deuxième, 5 dans le dernier<sup>7</sup>. Il est avec beaucoup de constance toujours associé au personnage de Belisa, règle à laquelle Lope ne se permet qu'une seule exception, quand il l'applique – dans une didascalie – à la tenue portée par Lucinda au Soto, mais on pourra alors arguer du fait que cette tenue de fait reflète celle de Belisa<sup>8</sup>. La difficulté réside dans la polysémie remarquable du terme, chatoiement de sens enfermé en un même mot et dont la traduction doit faire son deuil. S'arrêter sur le concept de *bizarria*, et tout l'éventail de ses significations, est nécessaire à qui veut tenter d'approcher les enjeux de la pièce.

Les définitions données par Covarrubias dans son dictionnaire<sup>9</sup> sont alors éclairantes. Le lexicographe offre trois définitions pour le terme :

Distinction, belle allure.

*Bizarro* : honnête homme, homme probe : les vêtements donnent à voir cette probité, mais le visage et l'air qu'ont barbes et moustaches également.

*Bizarro* est à rapprocher de *bigarro*, terme français qui désigne celui qui est vêtu de couleurs variées, car *bigarrer* est l'équivalent du latin *variare* (Horacio Tuscanela, dans son *Diccionario latino, graeco, gálico*). Les arabes désignent ainsi les fleurs blanches et jaunes, *albihares*, d'où l'on a pu dire *biharria* pour une façon de s'habiller de couleurs diverses...<sup>10</sup>

Covarrubias précise dans l'article « Abigarrado » que « *bigarro* est l'équivalent de *bizarro* ; le français nomme *bigarrure de couleurs* le vêtement *abigarrado* »<sup>11</sup>.

La première définition renvoie ainsi à une certaine grâce, élégance, distinction, beauté, bon air, vivacité. La deuxième pointe une caractéristique masculine. La

7 Les références à la pièce en espagnol renverront à l'édition d'Enrique García Santo-Tomás, *Las bizzarrías de Belisa*, Madrid, Cátedra, 2004.

8 Las bizzarrías..., Acto I, p. 115.

9 Sebastián de Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana o española* [1611], Madrid, Castalia, 1995, article « Bizzarría ».

10 « Bizzarría: Vale gallardía, lozanía. Algunos quieren que sea arábigo, *biziara*; otros dicen ser nombre vascuence, bizzarría. Y bizarro, que vale tanto como hombre de barba, hombre de hecho, y así la bizzarría no sólo se muestra en el vestido, pero también en el semblante y en la postura de la barba y bigotes. O se dijo bizarro cuasi *bigarro*, nombre francés que vale tanto como el que va vestido de diversas colores, porque *bigarrer* vale lo que en latín *variare*; Horacio Tuscanela, en su *Diccionario latino, graeco, gálico*. Y los arábigos llaman a las flores blancas y amarillas, *albihares*, y de allí pudo ser biharria el vestir de muchas colores. M. Filipo Venuti de Cortona, en su diccionario italiano y latino, dice así: "Bizarro val duro di testa, fantástico, cerebrosus" ».

11 « Bigarro vale lo mesmo que bizarro ; en francés llama *bigarrure de couleurs*, el vestido abigarrado ».

dernière, enfin, présente un jeu de couleurs. Trois filtres ou grilles de lectures bien différents, qui peuvent être appliqués tour à tour à la pièce de Lope, et dont il ressortira trois perspectives.

## La grâce et la hardiesse

Les qualités introduites par le terme *bizarria* sont physiques, certes, mais aussi morales. À la grâce et à l'allure avantageuse répondent en effet la vivacité d'esprit, la résolution et même le courage. Belisa multiplie les « coups d'éclat » parce qu'elle est dotée, dès le titre, de cette précieuse hardiesse.

Le terme *bizarro* en espagnol classique renvoie à toute une série de qualités ayant pour point commun un idéal de distinction aristocratique. Et il est certain que toute la pièce se déroule dans un contexte aristocratique et uniquement aristocratique. Maria Aranda affirme ainsi : « Dans *Las bizzarrías de Belisa*, ni valet providentiel, ni costume trivial. Même le bucolisme du bosquet madrilène est dénué de tout arrière-plan rustique ou populaire. La permanence du plan idéal aristocratique témoigne d'une esthétique originale... »<sup>12</sup>. On est là dans une esthétique élitiste d'idéal aristocratique. La dame *bizarra* de Lope de Vega est bien proche de la dame de palais décrite par Castiglione dans son *Courtisan* de 1528 :

Laissant donc les vertus de l'esprit qu'elle a en commun avec le Courtisan, comme la prudence, la magnanimité, la continence et beaucoup d'autres [...], je dis qu'à celle qui vit à la cour me paraît convenir avant tout une certaine affabilité plaisante, par laquelle elle sache gentiment entretenir toute sorte d'hommes avec des propos gracieux, honnêtes et appropriés au temps, au lieu, et à la qualité de la personne à laquelle elle parle. Elle accompagnera avec des façons calmes et modestes, et avec cette honnêteté qui doit toujours régler toutes ses actions, une prompte vivacité d'esprit, par où elle montrera éloignée de toute grossièreté, mais avec une manière de bonté telle qu'on l'estime aussi pudique, prudente et humaine, que plaisante, subtile et discrète...<sup>13</sup>

Belisa est, certes, élégante. Dès la première scène, elle paraît en vêtements de deuil, mais le deuil (*luto*), est un *luto galán* : les habits de deuil sont donc particulièrement élégants. Belisa, en deuil, ne renonce en rien à sa belle allure. Et, comme

12 María Aranda, *Le galant et son double*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1995, p. 53.

13 Castiglione, *Le livre du courtisan*, traduction de Gabriel Chappuis, Paris, Flammarion/GF, 1991, p. 235-236.

le remarque juste après Celia, « tanta bizzarría / no es tristeza »<sup>14</sup> (« tant d'élégance / n'est pas tristesse ») mais Belisa, elle, affirme avoir troqué « l'élégance pour la négligence » (« Troqué las galas en luto, / [...] la bizzarría en descuidos »<sup>15</sup>).

Tous louent sa grâce : le comte<sup>16</sup>, don Juan<sup>17</sup>, Tello<sup>18</sup>, Lucinda elle-même<sup>19</sup>, mais aussi très clairement son esprit ou sa valeur<sup>20</sup> et, lorsqu'elle entre en scène à la fin du dernier acte en compagnie de Celia, elle est présentée comme « muy bizarra ». Elle-même déclare, avant, pour la deuxième fois, de prendre la défense de don Juan les armes à la main : « Finea, defender al enemigo / fue siempre gran fineza y bizzarría.<sup>21</sup> » (« Finea, se battre pour son ennemi / a toujours été preuve de grandeur d'âme et de vaillance »).

Mais cette *bizzarría* tant louée est bien sûr également un danger : Belisa elle-même associe à deux reprises le terme à celui de *locura* (folie, extravagance)<sup>22</sup> et Celia le fera également, après la deuxième intervention de Belisa en faveur de don Juan, mais en intervertissant les termes : c'est la *locura*, alors, qui devient *bizarra*<sup>23</sup>.

Et c'est que le terme renvoie aussi à cela, à la faculté d'intervertir ou de transformer : appliqué à une femme tout au long de la pièce, il renvoie ainsi à ceux qui portent barbes et moustaches, comme l'indique la deuxième définition de Covarrubias, à savoir les hommes. Car, de fait, Belisa, est *bizarra* également en ce qu'elle se comporte comme un homme.

## Barbes et moustache

Belisa a des caractéristiques viriles : elle n'hésite pas à se saisir des armes qui lui sont nécessaires pour s'interposer entre celui qu'elle aime ou qu'elle va aimer et ses ennemis, héroïque dame amazone qui par ailleurs prend l'initiative dans la conquête amoureuse et qui va même jusqu'à se vêtir en homme. La femme

14 Vers 50-51.

15 Vers 283 et 285.

16 Vers 564.

17 Vers 784-786, 1182, 1321.

18 Vers 1255-56.

19 Vers 881.

20 Don Juan vers 1571, Lucinda vers 1735.

21 Vers 2037-2038.

22 Vers 109 et 1016.

23 Vers 2112.

habillée en homme apparaît fréquemment dans le théâtre espagnol du Siècle d'Or<sup>24</sup> et elle apparaît dans d'autres pièces de Lope, comme *Los hechos de Garcilaso y el moro Tarfe*. Dans *Las bizzarrías de Belisa*, c'est au début du troisième acte que Belisa et sa servante apparaissent, les armes à la main, déguisées en hommes. Le subterfuge est parfaitement réussi car ni Julio et Octavio ni don Juan et Tello ne verront qu'ils ont affaire à des hommes : « La vida debo a aquestos caballeros. » (« Je dois la vie à ces gentilshommes ») déclare don Juan<sup>25</sup> avant de s'adresser à eux en les nommant « Señores »<sup>26</sup>. Les deux femmes ne prononcent pas un mot et gardent le visage dissimulé jusqu'à leur départ, elles ne seront pas démasquées. Par deux fois, dans la pièce, la dame vole au secours de celui qu'elle aime, habillée en femme puis en homme, plus courageuse que certains porteurs de moustache, comme nous le montre l'exemple du cocher, « todo tabaco y bigotes »<sup>27</sup> (« bardé de son tabac et de ses moustaches »), qui lui ne bougera pas. *Las bizzarrías de Belisa* brouille les repères sexuels traditionnels et impose une dame *bizarra* qui aime et déploie grâce et élégance dans son désir de conquête mais sans jamais renoncer à se battre avec des armes qui sont celles des hommes, ce dont elle a parfaitement conscience. Elle s'excuse ainsi auprès de son amie Celia :

No te parezca desorden,  
 lo que es bien que ellas ignoren  
 que aunque aguja y almohadilla  
 son nuestras mallas y estoques,  
 mujeres celebra el mundo,  
 que han gobernado escuadrones:  
 Semíramis y Cleopatra,  
 poetas e historiadores  
 celebran, y fue Tomiris  
 famosa por todo el orbe.<sup>28</sup>

*Ne vois pas d'inconvenance à ce que,  
 étant une femme, je te conte  
 ce qu'elles se doivent d'ignorer.*

24 Cf Carmen Bravo-Villasante, *La mujer vestida de hombre en el teatro español (siglos XVI-XVII)*, Madrid, Revista de Occidente, 1955.

25 Vers 2048.

26 Vers 2051.

27 Vers 170.

28 Vers 126-136.



*Car, bien que nos aiguilles et nos coussinets  
soient nos cottes de mailles et nos épées,  
le monde célèbre des femmes  
ayant commandé des escadrons :  
les poètes et les historiens célèbrent  
Sémiramis et Cléopâtre,  
et Tomyris est renommée  
dans le monde tout entier.*

Belisa illustre d'ailleurs une conception de l'amitié virile à l'œuvre tout au long de la pièce. Car la dame et son galant ne sont pas coincés dans le jeu éternel d'amour ou de rejet : peut s'établir entre eux une véritable amitié. Ainsi, le comte, lorsqu'il renonce à Belisa, grand seigneur, se met à son service, un service d'ami où il va défendre ses intérêts<sup>29</sup>. De la même façon, Belisa vient à deux reprises secourir don Juan qui pourtant lui préfère une autre, elle vient se battre à ses côtés comme le ferait un ami, amitié virile et héroïque qu'elle revendique comme telle.

Ce thème de l'amitié, de l'amitié entre ennemis, de l'amitié héroïque et noble, est illustré par l'omniprésence de l'image des mains dans la pièce, comme l'a relevé Aurelio Gonzalez<sup>30</sup>. D'ailleurs la main, dans toute la pièce, est le contrepoint de ces portes, fenêtres et grilles qui empêchent les uns et les autres d'entrer en contact : elle est le lien, qui se tend, s'offre, se montre.

À la fin de la pièce, Belisa, triomphante, contrôle toute l'intrigue. Elle est celle que don Juan appellera « mi dueño »<sup>31</sup> (le terme renvoie à « celle que je sers »), à savoir la femme aimée, mais le substantif masculin utilisé n'est bien entendu pas anodin.

## Bigarrures

Belisa, donc, est *bizarra* car elle est grâce, distinction, vivacité. Elle est *bizarra* car elle est virile et héroïque. Reste la troisième définition avancée par Covarrubias : le terme *bizarro* renvoie aussi à une forme de bigarrure, de jeu de couleurs.

29 Vers 2268-2281.

30 Aurelio Gonzalez, « Las Bizarrias de Belisa, texto dramático y texto espectacular », dans *El escritor y la escena II. Actas del Congreso de la Asociación Internacional de Teatro Español y Novohispano de los Siglos de Oro* (2, Cd. Juárez, 1993), éd. par Y. Campbell, Cd. Juárez, Chihuahua, Universidad Autónoma de Ciudad Juárez, 1994, p.143-153.

31 Vers 2751-2752.

Dans la pièce de Lope, le jeu de couleurs est relativement restreint : dominant très clairement le blanc, le noir et le vert. Le blanc et le noir sont les couleurs des deux femmes qui s'affrontent, en un jeu de chromatisme des plus tranchés. Dans le portrait que le comte imagine de Belisa, au début de la pièce, il la pare de plumes blanches et de dentelle noire : « Ponte el sombrero, Belisa, / pluma blanca y randas negras »<sup>32</sup> (« Coiffe ton chapeau, Belisa, / avec panache blanc et dentelle noire »). Mais, par la suite, lorsque les deux femmes se rencontrent et s'affrontent au Soto, Belisa est la femme au panache blanc tandis que Lucinda est celle au panache noir<sup>33</sup>. Or, si le blanc est pureté, innocence, honnêteté, il est toujours également un signe du manque, de l'absence : une page blanche n'a pas de caractères, une nuit blanche a été privée de sommeil, une voix blanche n'a pas de timbre. Et Belisa est celle qui, dans le jeu alors en place, n'a rien, ou bien peu. Et, si dès le xiv<sup>e</sup> ou le xv<sup>e</sup> siècle, on brandit sur les champs de bataille un drapeau blanc pour demander l'arrêt des hostilités, le panache blanc de Belisa est paradoxalement une déclaration de guerre. Et le noir qu'elle affronte, signe sombre ou funeste, est aussi signe d'autorité mais il est surtout l'inverse du blanc. C'est d'ailleurs à la Renaissance que le jeu d'échec a adopté en Occident ce chromatisme qui aujourd'hui le caractérise : noir contre blanc, comme les deux dames qui dans la pièce de Lope s'affrontent.

L'affrontement, sur scène, est visuel et se déroule dans un Soto dont la pièce nous rappelle constamment la couleur verte : à dix reprises, le Soto, les champs ou les branchages sont rappelés à leur couleur, à leur verdure. Ils sont l'écrin dans lesquels naissent ou se défont les amours, et cet écrin est vert. Or le vert est d'abord et avant tout la couleur de l'instabilité, le vert est tout ce qui bouge, change, varie, couleur de l'amour naissant mais aussi de l'amour infidèle. Il est le cadre parfait pour les jeux amoureux ici mis en scène.

Le seul à détonner, dans le chromatisme ci-dessus présenté, est don Juan. Après être passée chez lui, Finea le décrit à sa maîtresse : « Un gabancillo leonado / tenía untado con oro. »<sup>34</sup> (« Il portait un gaban / couleur fauve aux reflets d'or »). Plus tard, dans l'acte II, Belisa le compare à un perroquet, dépourvu du don de parole, certes, mais un perroquet tout de même, et que l'on ne peut qu'imaginer coloré, bigarré, pour reprendre un terme suggéré par Covarrubias.

32 Vers 559-560.

33 Vers 904-905 et 912.

34 Vers 1074.

Dans ce jeu amoureux, chacun a donc son rôle et sa couleur : aux femmes qui s'opposent, l'opposition nette du blanc et du noir et à l'homme qu'elles recherchent la bigarrure, le contraste. Le tout étant enveloppé dans un écrin instable, propice aux changements et aux retournements. Les autres personnages, pauvres d'eux, n'ont pas de couleur : cette dernière, en effet, est réservée au trio central et à ce qui en constitue le décor. Tout le reste est noyé, emporté par la force chromatique mais aussi virile et charmante du pivot central de la pièce : Belisa et sa *bizarria*.

Éclatante Belisa.

Et c'est elle, bien sûr, qui clôt la pièce, et par les derniers vers qu'elle prononce, adressés au public, elle fait gracieusement entrer en scène l'auteur lui-même, déjà âgé, un peu éloigné des théâtres, mais refusant l'oubli.

## Brève bibliographie en français sur Lope de Vega :

- AUBRUN, Charles Vincent, *La comédie espagnole (1600-1680)*, Paris, Presses universitaires de France, 1966.
- ARANDA, María, *Le galant et son double. Approche théorique du théâtre de Lope de Vega dans ses figures permanentes et ses structures variables*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1995.
- ESQUERRA, Ramón, « Notes sur la fortune de Lope de Vega en France pendant le XVII<sup>e</sup> siècle », *Bulletin Hispanique*, XXXVIII (1936), p. 62-65.
- HAINSWORTH, Georges, « Quelques notes pour la fortune de Lope de Vega en France (XVII<sup>e</sup> siècle) », *Bulletin Hispanique*, XXXIII (1931), p. 199-213.
- LY, Nadine, *La poétique de l'interlocution dans le théâtre de Lope de Vega*, Bordeaux, Institut d'études ibériques et ibéro-américaines, 1981.
- MARRAST, Robert (dir.), *Théâtre espagnol du XVII<sup>e</sup> siècle*, t. 1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994. Ce premier tome présente quatorze pièces de Lope de Vega (parmi lesquelles ne figure pas *Las bizzarrías de Belisa*), ainsi qu'un appareil critique intéressant.
- SALOMON, Noël, *Recherches sur le thème paysan au temps de Lope de Vega*, Bordeaux, Institut d'études ibériques et ibéro-américaines, 1965.
- VITSE, Marc, *Éléments pour une théorie du théâtre espagnol du XVII<sup>e</sup> siècle*, Toulouse, France Ibérie Recherche, Université de Toulouse Le Mirail, 1988.

*Les coups d'éclats de Belisa, Lope de Vega*  
(*Las bizarrías de Belisa*)

Traduction et notes de Nathalie Peyrebonne

coll. « Traductions introuvables », 2012

mis en ligne le 10-10-2012,

URL stable <<https://sceneuropeenne.univ-tours.fr/traductions/belisa>>.

**Traductions introuvables**

est publié par le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance  
Université François-Rabelais de Tours, CNRS/UMR 7323

**Responsable de la publication**

Philippe VENDRIX

**Responsables scientifiques**

Juan Carlos GARROT ZAMBRANA

---

**Mentions légales**

Copyright © 2012 - CESR. Tous droits réservés.

Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer,  
pour un usage strictement privé, cette unité documentaire.

Reproduction soumise à autorisation.

ISSN - 1760-4745

---

**Date de création**

Octobre 2012



# Les coups d'éclats de Belisa (Las bizarrías de Belisa)

*Lope de Vega*

Traduction de Nathalie Peyrebonne

## || LISTE DES PERSONNAGES

Belisa, dame  
Finea, sa servante  
Celia, dame  
Lucinda, dame  
Fabia, servante  
Don Juan de Cardona  
Tello, son valet  
Octavio, galant  
Julio  
Le comte Enrique  
Fernando, valet du comte  
[Des valets]  
[Des musiciens]  
[Deux hommes]

[La scène se déroule dans Madrid et en dehors]

## ACTE I

[Une pièce chez Belisa]

### Scène I

[Entrent Belisa, en habits de deuil très élégants, des fleurs noires dans les cheveux, des gants de soie, un col à la walonne, et Finea]

FINEA

Ainsi tu déchires ce billet ?

BELISA

Le comte m'ennuie, Finea.

FINEA

Quelle ingratitude!

BELISA

C'est l'amour qui m'y pousse.

FINEA

Qu'il soit maudit.  
Le vent, pourtant changeant,  
est, je pense, plus constant.

BELISA

Mes pensées ont pris  
une toute autre direction :  
le Ciel  
a corrigé mon cœur.

FINEA

Si j'osais je dirais  
qu'il est juste que soit corrigée,  
madame, ta libre hardiesse.



À force de dédaigner ceux qui t'aiment,  
à force de repousser ceux qui désirent t'épouser,  
à force de n'offrir tes oreilles  
qu'aux pendants de diamants,  
c'est certain, l'amour  
devait trouver là motif  
à se venger de tes rigueurs.

BELISA

Et il a su en effet se venger.

FINEA

Oh ! Voilà bien vengés les dédaignés,  
maintenant que tu aimes  
celui que tu ne connais pas encore  
et qui de même ignore être aimé !  
Les victimes de tes rigueurs  
disent maintenant avec raison:  
« Qu'est devenu le Roi Don Juan ?  
Les princes d'Aragon  
où sont-ils ?' »

BELISA

Ne crois pas  
que ce changement me désole.  
Certes, je ne fais que porter de l'eau à la mer,  
vanner des plumes dans le vent ;  
mais mon esprit est si plein  
de cet amour imprudent,  
que je juge la peine bien légère,  
qui m'ouvre à tant de splendeur.  
On sonne ?

1 Vers de Jorge Manrique [1440-1479], in *Stances de don Jorge Manrique sur la mort de son père* [*Coplas por la muerte de su padre*], traduction de Serge Fauchereau, St Sébastien-sur-Loire, Séquences, 2005, p. 32.

FINEA

Oui.

BELISA

Bien, je te parlerai  
davantage plus tard.  
Vois qui est là.  
Finea: C'est Celia  
qui est venue te rendre visite.

[*Elle se retire*]

## Scène II

[*Celia, Belisa*]

CELIA

Que le Ciel te protège.

BELISA

Je ne sais pas, Celia,  
s'il en a encore le désir.

CELIA

Je crains quelque bouleversement :  
tu as été vue, m'a-t-on dit,  
vêtue de deuil dans la Calle Mayor<sup>2</sup>,  
quoique ton élégance et ta belle tournure,  
démentaient ce dernier :  
et je vois que tout cela est vrai.  
Mais tant d'élégance  
n'est pas triste.

<sup>2</sup> La Calle Mayor, ou Grand-rue, était l'artère principale de la ville de Madrid. On y allait pour ses commerces, mais aussi pour s'y promener ou y croiser dames et galants.

BELISA

Ma Celia,  
la mort me l'a ravie.

CELIA

Qui ?

BELISA

Ma liberté.

CELIA

Impossible, pourtant,  
que ton dédain se soit tari.

BELISA

N'est-ce pas que j'en manque puisque j'aime ?

CELIA

Toi, tu aimes ?

BELISA

Moi.

CELIA

Toi ?

BELISA

Oui,  
mes rigueurs ne sont plus.

CELIA

Je verrai d'abord, semées dans le pré,  
les étoiles du ciel et, dans le ciel,  
l'herbe et les fleurs,  
je verrai aussi, troquant leurs penchants  
naturels, l'envie dire du bien,

et la vertu dire du mal;  
je verrai la science récompensée  
et l'ignorance bafouée,  
je verrai la vérité écoutée  
et la flatterie rejetée,  
je verrai, enfin, folle gageure,  
celui qui n'a point d'honneur en obtenir,  
je verrai tout cela, ma belle Belisa,  
avant de croire que tu aimes.

BELISA

Un soir (quand, dit-on,  
le soleil disparaît dans la mer,  
quand les sommets des montagnes  
le dissimulent aux regards,  
quand ces confins  
aux couleurs changeantes,  
séparent le ciel et la terre  
ainsi que les jours et les nuits,  
et où des nuages de pourpre et d'or  
usurpent leurs couleurs  
aux plumes aériennes  
et aux branches sylvestres)  
j'allais seule avec Finea,  
Celia, mon amie, dans ma voiture.  
Je portais ma liberté comme un soleil  
mais bientôt ne fus qu'un Phaéton<sup>3</sup> :  
l'orgueil arrogant, vois-tu,  
n'est jamais assez élevé  
pour ne pas finir foudroyé  
comme les tours arrogantes.  
J'étais dans cette partie du Prado<sup>4</sup>

3 Phaéton, fils d'Hélios, le soleil, meurt foudroyé après avoir perdu le contrôle du char de son père qu'il avait voulu conduire.

4 Après avoir installé la Cour à Madrid, Philippe II prit en 1570 la décision de faire des *Prados* [prairies] de San Jerónimo et d'Atocha, situés hors des murs, un lieu privilégié de promenade pour les

où se trouve également  
 cette fontaine, la Fuente Castellana<sup>5</sup>, nommée ainsi  
 car elle est claire comme l'est la langue castillane ;  
 car il y a aussi des sources érudites,  
 qui, bien que troubles,  
 coulent comme des vers ou des souffles d'air,  
 fasse le Ciel qu'elles trouvent une heureuse issue.  
 Finea s'amusait,  
 flattant ma vanité,  
 des galanteries du comte Enrique  
 (car tu connais le comte  
 et les billets qu'il m'écrit :  
 lorsque je me coiffe,  
 j'ai autant de papiers d'amour  
 que de papiers d'épingles),  
 ainsi que de mes caprices insensés,  
 de mes mépris et de mes dédains,  
 (j'étais comme tout entière  
 faite de dure pierre),  
 quand j'aperçus un gentilhomme,  
 dont la mine répondait  
 à toutes mes attentes.  
 Il se retourna et s'arrêta  
 écouter celui qui se trouvait derrière lui.  
 Mais après bien peu de mots,

Madrilènes. Le *Paseo del Prado*, promenade du Prado, est présent dans de nombreuses œuvres littéraires des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, souvent comme lieu de divertissement et de rencontres amoureuses. François Bertaut, dans son *Journal du voyage d'Espagne* [1682], écrit : « Du côté du levant est le *Buen Retiro*, dont j'ai parlé, n'y ayant entre deux que le vieux cours, qu'ils appellent *Prado*, qui veut dire prairie, encore que je ne croie pas qu'il y ait jamais de l'herbe. Il est un peu plus large que celui de Paris, mais il n'y a qu'une douzaine de vieux arbres par-ci par-là ; et ce qu'il y a de beau ce sont quatre ou cinq fontaines jaillissantes » (in Bartolomé et Lucile Bennassar, *Le voyage en Espagne. Anthologie des voyageurs français et francophone du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Robert Laffont, 1998, p. 326).

5 De la *Fuente Castellana*, ou Fontaine castillane, coulait une eau réputée d'excellente qualité. Elle est citée à plusieurs reprises dans la pièce. Cervantès la qualifie d'admirable dans sa nouvelle *La ilustre fregona* [*L'illustre servante*].

les épées furent dégainées,  
 les manteaux détachés.  
 Le gentilhomme, pied en avant,  
 fit face à son adversaire,  
 avec courage et grâce : de toute ma vie  
 je n'ai vu homme de si belle allure.  
 L'autre n'était pas moins habile.  
 Ne vois pas d'inconvenance à ce que,  
 étant une femme, je te conte  
 ce qu'elles se doivent d'ignorer.  
 Car, bien que nos aiguilles et nos coussinets  
 soient nos cottes de mailles et nos épées,  
 le monde célèbre des femmes  
 ayant commandé des escadrons :  
 les poètes et les historiens célèbrent  
 Sémiramis<sup>6</sup> et Cléopâtre<sup>7</sup>,  
 et Tomyris<sup>8</sup> est renommée  
 dans le monde tout entier.  
 As-tu remarqué, lorsque deux personnes jouent,  
 que, sans les connaître, celui qui les regarde  
 choisit l'une des deux,  
 sans même avoir d'intérêt à l'enjeu :  
 il veut que l'autre perde  
 sans savoir qu'il ne fait qu'obéir  
 au dessein des étoiles,  
 qui font naître les inclinations.

6 Sémiramis, reine légendaire et guerrière de Babylone à qui la tradition attribue la création des fameux jardins suspendus, est citée par Lope de Vega dans plusieurs de ses pièces, dont *El villano en su rincón* [*Le Paysan dans son coin*] et *El mayor imposible* [*Le comble de l'impossible*].

7 Cléopâtre, reine d'Égypte, apparaît aussi dans plusieurs pièces de Lope de Vega, comme *La mayor victoria* [*La plus grande victoire*] ou *El anzuelo de Fenisa* [*L'hameçon de Fenisa*].

8 Tomyris, reine guerrière des Massagètes (tribu scythe), parvint à vaincre Cyrus le Grand puis plongea la tête tranchée de son ennemi dans un tonneau de sang afin de venger le fils que celui-ci lui avait enlevé. Elle est considérée comme la dernière reine des Amazones. Lope de Vega la mentionne notamment dans *El hombre por su palabra* [*L'homme de parole*] ou dans *El gran duque de Moscovia* [*Le grand-duc de Moscovie*].

C'est ainsi que mon cœur,  
sans hésiter, se rangea  
aux côtés de celui qu'elle jugea  
plus distingué et plus noble.  
Son adversaire allongea une estocade,  
mon protégé fut touché  
de la pointe, ce qui le jeta  
à terre, mais il se releva  
aussitôt ; j'appris en effet plus tard  
qu'il portait un double plastron  
de Milan<sup>9</sup>, fait pour résister  
au plomb qui traverse les murs.  
Surgirent alors trois hommes  
qui, à plusieurs reprises,  
portèrent le fer contre mon galant,  
procédé indigne de la part d'Espagnols.  
Mais on dit qu'entre amis,  
désolée pour les ennemis,  
n'est vil que celui qui fuit,  
et brave celui qui secoure.  
À tort ou à raison,  
je sautai alors de ma voiture,  
pris son épée au cocher,  
qui, près des frisons<sup>10</sup>,  
bardé de son tabac et de ses moustaches,  
était descendu assister à la querelle :  
le sot semblait,  
du haut de l'arène,

9 Les armures et armes de Milan étaient très réputées. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Filippo Negroli [vers 1510-1579], qui y était établi, armurier de François I<sup>er</sup> et de Charles Quint entre autres, était considéré comme le plus grand de son temps.

10 Le cheval frison, qui doit son nom à la Frise, province des Pays-Bas dont il est originaire, à la robe exclusivement noire, d'allure massive, était utilisé pour la guerre mais aussi pour tirer les voitures.

regarder le comte de Cantillana<sup>11</sup>  
passer des lions au fil de l'épée.  
Je bondis vers le gentilhomme,  
et me plaçai tel Rodomont<sup>12</sup>  
à ses côtés. Étrange affaire !  
Enfin, il s'agissait d'hommes de Cour :  
arrivés plein d'arrogance,  
ils repartirent humblement.  
Le galant, reconnaissant  
pour ces deux hauts faits,  
se mit à me parler, pour cesser aussitôt,  
car de loin on annonçait  
que la justice arrivait :  
la tempête est passée,  
dès que Saint-Elme paraît<sup>13</sup>,  
le bâton de la justice est de même nature.  
Je lui dis : « Venez dans ma voiture,  
car si mes chevaux filent  
(ils ne sont pas de ceux  
dont on fait des malles<sup>14</sup>),  
nous serons vite hors de danger ».
Le galant entra et s'assit,  
en proue, et moi j'étais en poupe,  
tels deux camps se faisant face.

11 Le comte de Cantillana : noble andalou dont la bravoure face aux taureaux est soulignée dans plusieurs œuvres littéraires de l'époque, notamment *El diablo cojuelo* [*Le diable boîteux*] de Luis Vélez de Guevara et *Marcos de Obregón* de Vicente Espinel.

12 Rodomont : roi d'Alger téméraire, fier et insolent, personnage de l'*Orlando innamorato* [*Roland amoureux*] de Boiardo, poème épique écrit de 1476 à 1492, puis de l'*Orlando furioso* [*Roland furieux*] de l'Arioste, écrit de 1506 à 1532. Le nom est devenu synonyme de bravoure arrogante. Le personnage apparaît dans une pièce antérieure de Lope de Vega intitulée *Los celos de Rodamonte* [*La jalousie de Rodomont*].

13 Les feux de Saint-Elme sont des lueurs qui apparaissent au sommet des mâts des navires quand la tempête s'apaise. Comme c'est toujours après la tempête que ce phénomène apparaît, Saint-Elme en est venu à désigner ce qui survient après coup, tard, comme la justice qui n'arrive que lorsque tout est déjà passé.

14 Des chevaux on faisait parfois le cuir des malles, mais les chevaux destinés à cet usage était sans doute ceux qui, trop vieux ou fatigués, ne pouvaient plus tirer énergiquement les voitures.



Et lorsqu'il vit que personne ne nous suivait plus,  
 le cocher modéra le galop :  
 à la Fuente Castellana,  
 pour prendre un peu de repos, il s'arrêta.  
 J'emporte toujours, quand je vais au Prado,  
 un pichet ; le cocher s'en saisit  
 et nous donna de l'eau.  
 Je donnai au galant de la poudre cordiale<sup>15</sup>,  
 il s'en acquitta par des mots doux,  
 dont je le remerciai d'une main.  
 Je l'encourageai cependant  
 à laisser là ces mignardises  
 pour me conter la cause  
 de la querelle, car  
 je soupçonnais des motifs amoureux :  
 les cœurs se font parfois prophètes et,  
 avant même qu'il ne l'expose,  
 mes craintes me rendaient jalouse,  
 j'étais comme le héron qui devine,  
 celui des mille faucons qui le tuera.  
 Enfin, il me dit ainsi...  
 (Maintenant écoute-moi bien  
 pour que je puisse, comme lui-même l'a fait,  
 t'informer de mon infortune) :  
 « Moi je suis don Juan de Cardona,  
 fils du seigneur don Jorge  
 de Cardona, Aragonais<sup>16</sup>,

15 Lope de Vega emploie ici le terme d'*alcorza*, qui désigne une pâte faite de sucre et de poudres cordiales, dont on recouvrait certaines pâtisseries et confiseries. On l'utilisait également pour soigner malaises et troubles divers. Le terme « cordial » renvoie à ce « qui est ami du cœur » (Furetière). *Le Dictionnaire des termes de médecine, chirurgie, art vétérinaire, pharmacie, histoire naturelle, botanique, physique, chimie, etc...* de Louis Jacques Bégin (Paris, chez Baillièrre, Crevot et Béchet, 1823) définit la poudre cordiale comme « un mélange de sucre, farine de riz, cannelle, girofle et vanille », mais les recettes varient largement selon les auteurs et les époques, et les ingrédients comprennent fréquemment genièvre, gentiane, valériane, anis, sauge, safran, etc.

16 Le protecteur de Lope de Vega était le duc Luis Fernández de Córdoba Cardona y Aragón. Les noms ici avancés sont les siens. Plus loin dans la pièce, Finea racontera avoir vu dans la chambre du

et de doña Juana de Aponte ;  
j'étais fils cadet, et de ce fait  
mon père m'envoya,  
en Flandres, où j'ai servi,  
depuis mes quatorze ans  
jusqu'à l'âge que j'ai aujourd'hui.  
À mon retour j'avais l'état  
de mes services, et des lettres  
de cet ange, que les cieux  
la protègent, Infante d'Autriche,  
à la splendeur divine<sup>17</sup>,  
tante du Roi, que Dieu la garde.  
J'ai aussitôt déposé requête à la Cour,  
comme d'autres soldats,  
mais, alors que je requérais  
un habit militaire, je vis un soir  
en habit de camelot,  
un séraphin d'ivoire  
au cœur fait de bronze :  
elle partit, je la suivis,  
me mis à son service et elle me rendit grâce  
de mes attentions, écartant  
ce qui n'était pas marque d'amour.  
Je dépensai, me ruinai ; mon père,  
fâché, ne voulut plus  
me secourir, et Lucinda  
(car tel est le nom de cette dame)  
soudain dédaigneuse, me fit mourir  
de jalousie dès qu'elle me vit pauvre :  
car les égards n'attachent pas  
et les larmes ne suscitent pas l'amour ».   
À l'entendre parler ainsi, j'eusse aimé

galant un portrait de don Gonzalo de Córdoba : le nom est celui du frère du duc.

<sup>17</sup> Il s'agit de Isabel Clara Eugenia (1566-1633), fille de Philippe II et de sa troisième épouse Isabelle de Valois, à la tête des Pays-Bas jusqu'à sa mort, encore proche lorsque Lope de Vega écrit sa pièce.

lui arracher ses yeux perfides,  
qui pour une autre avaient pleuré.  
Voyez un peu, quelle jalousie inepte !  
Il poursuivit, disant que la querelle  
était née parce que le galant et lui-même  
étaient rivaux : son assiduité,  
craignait-il, pourrait séduire la dame.  
Enfin l'affaire eut pour issue  
tant de lamentations  
que, sans en avoir le sujet,  
je voulus le chasser de ma voiture.  
Lui pleurant et moi le cœur brisé,  
nous arrivâmes à près de onze heures  
à mon logis. Je le priai  
de me revoir plus tard, il répondit  
qu'il serait mon esclave  
avec mille marques de tendre reconnaissance  
et, quand il eut salué, l'ingrat  
partit retrouver sa dame.  
Me voici à présent si stupide qu'à peine  
si je sais pourquoi, comment et où  
j'aime et je jalouse. Et la jalousie  
pourrait bien me rendre folle :  
je pense que c'est un châtement  
de ces dieux tyranniques,  
Vénus et Amour, dont je me suis  
gaussée et que j'ai traité de menteurs.  
J'ai troqué les habits de fête pour ceux du deuil,  
la liberté pour les fers,  
l'élégance pour la négligence,  
et mes rigueurs sont devenues humilité.  
Je ne vais plus au Prado ni au fleuve<sup>18</sup>,  
toute chose me contrarie :

18 Il s'agit là du fleuve Manzanares, qui passe par Madrid.

la musique me change en aspic,  
les fontaines et les fleurs en poison.  
Je suis, je ne suis plus, je vis, je ne vis plus,  
et, dans cette extrême confusion,  
j'ai le cœur tout retourné  
et qui m'est comme étranger.

CELIA

Le cas est si singulier,  
que, si tu n'en témoignais toi-même,  
je ne pourrais y croire.  
Tu payes, et c'est juste, le mal  
que tu as causé à tant d'autres, ingrate.  
Quelle folie cela doit être  
que d'aimer celui qu'une autre femme  
délaïsse, abhorre et maltraite :  
mais de ton esprit  
la plus grande folie a été,  
Belisa, de n'avoir point voulu  
te détourner de l'objet de tes pensées.  
Tu ne vas plus, comme tu le faisais,  
ni au Prado, ni au Soto<sup>19</sup> ?

BELISA

Non,  
moi je passe mieux le temps,  
Celia, plongée dans ma tristesse,  
que nous ne nous délassons  
en des lieux lointains.

19 « Soto : Bois qui se trouve communément le long d'une rivière, ou qui en est proche, saussaie, lieu qui sert de promenade » (Nicolas de Séjournant, *Nouveau dictionnaire espagnol-français et latin*, Paris, chez Charles-Antoine Jombert, 1759). Il s'agit ici du bois situé sur les rives du Manzanares, lieu de divertissement pour les Madrilènes.

CELIA

Dame ! Mais sortons tout de même  
un matin prochain au Soto.

BELISA

Pour dire la vérité  
(car la dissimuler ne rendrait raison  
ni à mon juste engagement  
ni à ta fidèle amitié),  
profitant de ce que ce mois-ci<sup>20</sup>  
tant de dames se promènent,  
je sors moi aussi voir si je vois  
celui qui ensuite me fera mourir ;  
mais ni au Soto, ni au Retiro<sup>21</sup>  
je ne l'ai vu, et lui n'a pas cherché à me voir.

CELIA

Comme en d'autres bras il s'endort,  
tes soupirs ne l'éveillent point ;  
mais sortons demain,  
car grâce à ma bonne étoile  
j'espère trouver ce gentilhomme.  
Il me semble évident  
que, si tu le revois  
et le regardes plus attentivement,  
non seulement tu ne l'aimeras point,  
mais tu l'auras en horreur :  
bien des choses séduisent  
parce qu'on les voit à la hâte,  
mais, une fois l'incident passé,  
regardées posément, elles fâchent.

20 Plus loin dans la pièce, il nous sera précisé que le mois en question est le mois de mai.

21 Il s'agit du Parc du Retiro, inauguré en 1632.

BELISA

Ah, Celia, je veux  
te croire et suivre ton avis :  
je mets un voile et pars au Soto.

CELIA

Et moi je t'accompagne.

BELISA

Il faudrait que tu sois ici  
avant que l'Aurore ne paraisse.

CELIA

J'y serai.

BELISA

Croire en tes conseils  
me redonne de l'espoir,  
car si de la lune on regarde  
le voile avec attention,  
on découvre des taches, qui sont  
indignes d'un ciel prodigieux.

*[Elles se retirent]*

*[La rue, avec vue sur l'extérieur de la maison de Lucinda]*

### *Scène III*

*[Entrent don Juan de Cardona et Tello, son valet]*

DON JUAN

Tello, l'amour ne goûte pas les conseils  
et moins encore de la part d'un inférieur.

TELLO

Cela prouve bien  
que l'amour est fou  
qui se prive des conseils, miroirs de la vie.

DON JUAN

Est-ce chose nouvelle, pour l'amour fou,  
de faire peu de cas de la vie, et même de l'âme ?

TELLO

Celui qui voit guide celui qui ne le peut,  
car, si les deux sont aveugles, ils sont perdus.  
Lorsque Lucinda te savait gré de ton amour,  
tes sentiments étaient excusables ;  
mais maintenant qu'elle aime Octavio,  
c'est infamie d'amour que d'endurer ses offenses,  
sans en chercher le remède.

DON JUAN

Quel remède ?

TELLO

Interposer d'autres amours :  
c'est ainsi que guérissent ceux qui ont aimé,  
car un nouvel amour offre l'oubli le plus rapide.

DON JUAN

Avec quel argent, idiot ?

TELLO

Tous les amours ne s'achètent pas.  
Tes mérites sont certains, aime.  
N'y aura-t-il pas une femme libre d'engagement,  
qui t'aimera par inclination naturelle ?

DON JUAN

Quel niais!  
Tu me parles d'amours à la Cour sans argent ?  
Plus encore maintenant où tout est si cher ?

TELLO

Eh bien je ne connais pas d'autre moyen,  
et pas un médecin au monde, après avoir pris  
le pouls d'un amoureux dédaigné,  
ne manquerait de lui prescrire une autre femme.

DON JUAN

Si lorsque  
je m'en vais chercher de tout cet amour l'oubli,  
je ne vois face à moi que la beauté  
de Lucinda, pourrais-je  
dire des mots d'amour à un autre visage ?

TELLO

Eh bien,  
le remède purgatif a beau être fait de poison,  
c'est pour recouvrer la santé que l'homme le prend.

DON JUAN

Tello, il n'y a plus de femme qui ne me glace d'effroi.

TELLO

Alexandre<sup>22</sup> se lamentait, parce qu'il n'y avait  
qu'un seul monde, et qu'avec un seul  
il affirmait ne pas pouvoir,  
malgré les étendues de terre et de mer d'un pôle à un autre,  
contenter son cœur.  
Toi tu as fait le contraire,

22 Il s'agit d'Alexandre le Grand, roi de Macédoine (336-323 av. JC).



tu ne veux à Madrid qu'une seule femme,  
 quand il existe une multitude de femmes :  
 brunes, blondes, grosses, maigres,  
 les unes silencieuses, les autres bavardes comme des pies,  
 sages, sottés, babillardes,  
 élégantes dans le mensonge comme dans la vérité,  
 certaines sont minuscules, d'autres aussi hautes que leurs ruses,  
 certaines, aux pieds d'apôtre<sup>23</sup>, se consolent  
 par des souliers à pont-levis<sup>24</sup>, qui leur font le pied menu,  
 quand d'autres pourraient faire des pendants d'oreilles  
 de leurs escarpins ;  
 il y a des femmes telles Lazare au teint jaune<sup>25</sup>  
 qui surgissent du sépulcre de leurs lits,  
 et d'autres qui semblent naître d'un d'œillet ;  
 il y a des femmes ternes, des femmes alertes,  
 certaines se contentent de deux rubans  
 quand d'autres, dévoreuses<sup>26</sup> d'argent,  
 engloutissent des héritages entiers pour des chapeaux ;  
 certaines sont pieuses, d'autres hypocrites,

23 Aux pieds d'apôtre : aux très grands pieds.

24 Souliers à pont-levis : « On a appelé aussi des souliers à pont-levis des souliers avec des talons fort hauts, & de petites mules détachées sur lesquelles ils s'appuyoient, qui étaient autrefois à la mode » (Furetière). Avec ces souliers, les pieds paraissaient plus petits.

25 Mme d'Aulnoy, dans le récit qu'elle fait de son voyage en Espagne [1691], évoque cette habitude qu'avaient les femmes espagnoles de manger de la terre afin de se provoquer volontairement une opilation qui donnait à leur teint la pâleur désirée : « Il y en avait plusieurs qui mangeaient des morceaux de terre sigillée. Je vous ai dit qu'elles ont une grande passion pour cette terre, qui leur cause ordinairement une opilation ; l'estomac et le ventre leur enflent et deviennent durs comme une pierre, et elles sont jaunes comme des coings. J'ai voulu tâter de ce ragoût, tant estimé et si peu estimable ; j'aimerais mieux manger du grès. Si on veut leur plaire, il faut leur donner de ces *bucaras* qu'elles nomment *barros*; et souvent leurs confesseurs ne leur imposent pas d'autre pénitence que d'être un jour sans en manger. On dit qu'elle a beaucoup de propriétés » (*Relation du voyage d'Espagne par la comtesse d'Aulnoy*, Huitième lettre, Paris, Plon, 1874, p. 288).

26 Dans le texte de Lope, ces dévoreuses sont des *tarascas*. « Tarasca : Tarasque : serpent ou dragon de carton, qu'on porte aux processions de la Fête-Dieu/ Guenon, vieille guenon, femme laide, méchante, effrontée » (Melchor Manuel Nuñez de Taboada, *Diccionario francés-español y español-francés*, Paris, Rey et Belhatte, 1859).

les unes graves, les autres badines ;  
certaines, toutes en fraîcheur, sont changeantes,  
d'autres sont constantes en amour, comme des Tudesques<sup>27</sup> :  
mais parce qu'elles sont femmes, qu'elles soient brunes,  
qu'elles soient pâles ou ne le soient pas, elles sont toutes exquises.

DON JUAN

Tu fais là un portrait bien stupide !

TELLO

Eh bien seigneur, et que dire de Lucreèce  
la chaste qui a tout perdu,  
de Porcia et d'Artemise<sup>28</sup>,  
l'une autruche aux charbons ardents,  
l'autre sépulture de son époux ?

DON JUAN

Ah, portes et douces grilles !  
Portez à Lucinda mes tristes plaintes.

TELLO

Tu y es, frappe donc à la porte.

DON JUAN

Même frapper à une porte est chose difficile pour qui aime.

27 « *Tudescos* : Tudesque : germanique, allemand/ Manteau/ *Fuerte como un Tudescos* : fort comme un turc/ *Beber como un Tudescos* : boire comme un templier. » (Melchor Manuel Nuñez de Taboada, *Diccionario...*). Dans sa pièce *La carbonera* [*La charbonnière*] (II, 717b), Lope de Vega fait dire à l'une de ses protagonistes : « Nosotras, como Tudescos, no hemos de dar paso atrás » [« Nous autres, comme des Tudesques, nous ne reculerons pas d'un pas »].

28 Lucreèce, dame romaine violée par Sextus Tarquin, a souvent été citée comme modèle de vertu et de chasteté. Porcia (ou Porcie), femme de Brutus, se suicide en avalant des charbons ardents en apprenant la mort de son mari, devenant ainsi un modèle souvent cité de fidélité de la femme à l'époux. Artemise, reine de Carie, femme de Mausole, fait élever à sa mort en son honneur le Mausolée d'Halicarnasse, l'une des sept merveilles du monde.

## Scène IV

[Derrière la grille, Fabia, servante]

FABIA

Qui a frappé ? Qui est là ?

DON JUAN

Dis, Fabia, à ta maîtresse,  
que je suis ici.

FABIA

Le moment est mal choisi  
pour appeler ainsi.

DON JUAN

Pour quelle raison ?

FABIA

Parce qu'elle  
se devêt en ce moment même.

DON JUAN

Si tôt ?

FABIA

Ce ne serait pas chose décente  
que de vous ouvrir la porte maintenant.  
Que Dieu vous accompagne, don Juan, nous devons  
nous lever demain bien tôt, pour aller  
au Soto.

DON JUAN

Et je viens ici entendre  
de telles cruautés !

TELLO

Ne fais pas d'éclat.  
Rappelle-toi que tu es dans la rue.

DON JUAN

Fabia, Fabia, attends.

FABIA

J'attends.  
Que voulez-vous ?

DON JUAN

Dis-lui que je ne veux  
lui dire qu'un mot.

FABIA

Eh bien, quand tu auras commencé à parler,  
tu t'obstineras tant  
que le soleil viendra te prier  
de la laisser se coucher.

DON JUAN

Ouvre, Fabia.

FABIA

Quelle folie !

## Scène V

*[Lucinda apparaît derrière la grille]*

LUCINDA

À qui parles-tu ?

FABIA

À don Juan  
de Cardona.

LUCINDA

Et que dira-t-on  
d'une telle licence  
là où le voisinage est le plus sévère  
qu'en aucune autre rue de Madrid.

DON JUAN

Belle Lucinda, voyez  
quelle sorte de cruauté  
indigne d'un gentilhomme  
tel que moi, vous employez là.

LUCINDA

Fabia vous a dit ce que  
moi aussi je vous donnerai pour excuse,  
nous allons en effet devoir sortir  
aux premières lueurs de l'aube,  
et vous auriez tort, seigneur,  
de ne point me laisser dormir :  
les fards naturels  
reposent sur un bon sommeil,  
et ne peut se lever en beauté  
la femme qui a mal dormi.  
Que Dieu vous accompagne, et soyez certain  
que je vous aime et vous respecte.

DON JUAN

Je vais partir, je vous le promets,  
mais comprenez, madame,  
que voir Fabia troublée  
a causé en moi une jalousie si sotté  
que je pense que l'origine se trouve  
dans ce que vous étiez empêchée de me voir.  
Ouvrez, je ne ferai qu'entrer  
et sortir tout aussitôt.

LUCINDA

Il n'est plus l'heure d'ouvrir,  
ni de donner matière aux calomnies :  
l'une de mes voisines est si indiscreète  
qu'elle se réveille pour écouter,  
à peine entend-elle la porte  
qu'elle se poste à la fenêtre.  
Faites-moi la faveur  
de vous en aller.

DON JUAN

Cela m'est impossible  
sans être auparavant entré.

LUCINDA

Mais vous êtes effrayant !

DON JUAN

Mon amour, Lucinda, insiste  
pour que vous le meniez jusqu'à votre salon,  
qu'il puisse y abandonner sa jalousie.

LUCINDA

M'empêcher ainsi de dormir  
est un manque d'égards et d'élégance,  
que Dieu vous accompagne, ou vous pourriez  
le regretter.

DON JUAN

Eh bien Dieu m'est témoin que je vais rentrer,  
et que je dois voir par moi-même.

*[Il tente de forcer la porte]*

LUCINDA

Tu frappes à grands coups contre ma porte ?

DON JUAN

À grands coups de poings et de pieds  
jusqu'à la mettre à terre.

### *Scène VI*

*[Entrent Octavio et Julio, portant épées et boucliers]  
[La porte de la maison de Lucinda s'ouvre]*

OCTAVIO

Pour ces manques d'égards,  
et une si folle effronterie,  
l'honneur de cette maison va venir  
châtier votre jalousie.

DON JUAN

Elle n'était donc pas sans fondement.  
Que vos grâces me disent donc  
si elles sont frères, proches parents  
de cette dame, ou bien ses galants.

OCTAVIO

À celui qui ne peut entrer,  
là où il saurait voir qui nous sommes,  
nous le lui dirons dehors.

DON JUAN

Sortez, et vous saurez aussi,  
avec ou sans jalousie,  
que je suis don Juan de Cardona.

TELLO

Et moi Tello son page.

LUCINDA

Ah, Fabia, que puis-je faire ?

FABIA

Aller te coucher,  
laisse-les.

LUCINDA

J'ai le cœur qui défaille.

DON JUAN

Ici, Tello.

TELLO

Qu'il en vienne d'autres :  
ceux-ci ont déjà l'odeur des morts.

*[Ils se retirent]*

*[Le Soto de Manzanares]*

### *Scène VII*

*[Entrent le comte Enrique et Fernando, son serviteur]*

LE COMTE

Somptueux mois de mai.

FERNANDO

Il ne laisse  
au sol nul interstice sans fleur.

LE COMTE

Avec les étoiles du ciel  
elles rivalisent en nombre.

FERNANDO

Le Manzanares est haut.



LE COMTE

Il imite celui qui, né misérable,  
lorsqu'il vient à s'élever,  
méprise la demeure paternelle :  
à celui d'humble naissance,  
il advient comme à ce fleuve,  
qui découvre en saison sèche  
ses fondements sablonneux.  
Oh ! combien est sage celui qui  
lorsqu'il avance  
en fortune, reste  
attaché au même lieu.  
Sa valeur n'en est pas amoindrie,  
mais montre au contraire  
que celui qui méprise la fortune,  
la mérite plus encore.  
Moi j'en connais plusieurs ici qui,  
si sages en leurs états,  
n'ont en tout transformé  
que ce qui se trouve hors d'eux.  
Mais laissons cela  
et venons-en à l'égarement  
avec lequel ce dédain divin  
veut me tuer, Fernando :  
pourquoi n'est-elle pas arrivée,  
pour être de cette campagne l'aurore  
quand le soleil dit qu'il est l'heure  
de sortir, de se lever ?

FERNANDO

Elle doit arranger  
les parures et ornements  
avec lesquels en ces jours de fête  
elle sort dès l'aube en riant et,  
dans ce théâtre de verdure  
joue le rôle de mère d'Amour.

LE COMTE

Moi qui adore ses rigueurs  
et idolâtre ses dédains,  
je vais conjurer la grâce qui est la sienne  
de venir.

FERNANDO

J'attends  
de voir son esprit voler,  
léger, pour t'obéir.

LE COMTE

Coiffe ton chapeau, Belisa,  
avec panache blanc et dentelle noire,  
quoique se parer de plumes est inutile  
pour qui a des pieds qui, déjà, savent voler.  
Viens face au miroir, et dessine  
en son reflet ta beauté :  
que l'envie te gagne  
de ne laisser personne te ressembler.  
Car toi seule de toi-même  
tu peux transcrire les traits,  
et former ainsi face à la glace  
un autre mensonge tout en beauté.  
Vois comme au bois de Soto tout est suspendu :  
dans sa promenade de verdure,  
les oiseaux n'ont pas encore chanté,  
car ils attendent que tu paraisses.  
Coiffe tes cheveux simplement,  
ne les roule pas en tresses :  
si tu les tortilles pour en faire un grillage,  
les oiseaux en prendront peur.  
Vois comme les roses et les lis,  
pour se montrer dans la forêt,  
ne rompent point leur geôle de verdure  
avant que tu ne les y autorises.

Qu'un chapelet aux grains de verre  
enserre ton cou,  
ainsi, lorsque tu l'ôteras,  
il se convertira en perles.  
Revêts ton vertugadin vert  
orné de coquecigrues  
car mes espérances face à tes défenses  
ne font que les regarder voler<sup>29</sup>.  
Pour descendre le raidillon,  
veille à bien chausser tes mules,  
car bien des regards se lèvent  
sur celles qui descendent les raidillons.  
Pique sur ta chevelure des roses  
et sur tes souliers des rubans,  
que tes pieds soient ornés  
et tes cheveux aussi.  
Je suis pourtant plus jaloux  
de tes pieds que de ta chevelure,  
mais toute couverte de fleurs  
tu n'en est pas moins toute bienséance.  
Viens tuer de bon matin,  
quoique l'amour se plaigne  
de ce que l'aurore dorme encore ;  
toi, Belisa, réveille-toi.  
Si s'adresse à toi quelque freluquet  
diseur de choses d'amour  
réponds que tu ne viens pas voir

29 La présente traduction a dû s'éloigner quelque peu du texte original, dont voici la transcription littérale : « Revêts ton vertugadin vert/ orné de fleurs de lys d'or/ car mes espérances face à tes défenses/ ne sont que des villages en France ». La transcription littérale n'a pas de sens pour un lecteur français. « Ce sont des villages en France » est une expression espagnole signifiant que ce sont des choses bien incertaines voire chimériques, des châteaux en Espagne en somme. L'image des fleurs de Lys accompagne bien sûr l'allusion à la France. Je les ai ici remplacées par des coquecigrues, terme qui désigne un oiseau imaginaire ou fabuleux mais aussi des illusions ou des fantômes, l'expression « regarder voler des coquecigrues » signifiant « se faire des illusions ou s'occuper des choses incertaines ou chimériques ». Rabelais utilise le terme dans ce sens figuré dans son *Gargantua*.

mais seulement être vue.  
Ainsi, sage Belisa,  
rentre en toute sûreté du Soto,  
que tes yeux ne se laissent leurrer  
par un simple toupet.  
Couvre-toi d'un châle sévillan,  
n'en laisse dépasser qu'une seule étoile<sup>30</sup>,  
nul besoin pour toi de plus d'armes,  
et l'amour n'a pas à dilapider ses flèches.  
Voilée, tu as plus de grâce encore ;  
c'est avec moins de défiance  
que l'on te considère, que l'on s'incline vers toi  
que lorsque tu fais mourir par ton regard.  
Tu peux sortir, assurément,  
les rossignols se mettent  
à faire sonner l'aube  
pour que la tienne apparaisse.

FERNANDO

Assez, cesse donc de prier.

LE COMTE

Pourquoi ?

FERNANDO

Car voilà qu'elle approche.

LE COMTE

Ô conjurations amoureuses !  
Votre puissance est divine !

<sup>30</sup> Le comte conjure Belisa de venir couverte d'un châle sévillan ne laissant voir qu'un seul de ses yeux.

## Scène VIII

[*Entrent Belisa en vêtements gais et colorés, châle et chapeau à plume, et Finea, vêtue tout aussi gaiement*]

BELISA

*(sans voir le comte)*

Où est Celia ?

FINEA

Elle est avec des amies,  
assise au bord du fleuve.

BELISA

Comme elle n'éprouve pas ma peine,  
elle s'est lassée de me voir errer  
à la recherche de ce qui la cause.  
Il est singulier que ces jours-ci  
don Juan ne vienne pas au Soto.

FINEA

Il doit être retenu par Lucinda.

BELISA

Comment cela ? Don Juan sans cesse se plaint  
de ses rebuffades et artifices.

FINEA

Comme tu sais bien soulager ta jalousie !

BELISA

*[À part, à Finea]*

Hélas, Finea ! Le comte !

FINEA

L'Amour

désire aujourd'hui que tu puisses cueillir  
au Soto de Madrid  
les fleurs d'oranger de Valence<sup>31</sup>.

LE COMTE

Il est trop tard, ingrate Belisa,  
pour me cacher votre visage,  
j'ai vu jusqu'au fond de votre cœur,  
en son miroir vous y êtes reflétée.  
Puisque l'aurore dorée foule  
les champs d'argent,  
que les oiseaux, les fontaines et les fleurs  
n'envient pas son doux rire  
lorsque, plus resplendissante encore,  
s'avance en ces champs Belisa.  
Et bien que seule l'une de vos étoiles  
brille, il n'est pas justice  
qu'un châle dissimule traîtreusement  
celle qui l'accompagne.  
Dévoilez, belle Belisa,  
celle que vous dissimulez :  
qu'à elles deux elles me tuent car,  
puisque la victoire est certaine,  
il est bon qu'elles partagent la gloire  
de m'avoir donné la mort du regard.  
La modestie la plus achevée,  
honneur de cette ville,  
se doit de permettre aux champs  
d'oublier leur solitude de verdure.  
Dévoilez-vous, regardez, tuez,  
c'est une conduite bien cruelle  
que de feindre avec hardiesse  
de la part de l'amour la surprise :

31 Belisa se voile.

des galanteries en ville  
mais des rebuffades au Prado.

BELISA

Ce n'est pas à votre vue que je me suis voilée,  
au contraire votre vue m'a réjouie.

LE COMTE

Je remercie l'amour, et les champs  
où je vous vois plus humaine.  
Voulez-vous m'écouter ?

BELISA

Oui,  
un gentilhomme aussi courtois  
ne dira rien qui puisse m'offenser.

LE COMTE

Écoutez.

*[Belisa et le comte se parlent à voix basse]*

## Scène IX

*[Entrent don Juan et Tello] [sans voir Belisa]*

DON JUAN

Je ne vois, Tello,  
nulle part au Soto Lucinda,  
et pourtant chez elle on nous a dit  
qu'elle était partie se promener.

TELLO

Nous avons été bernés, je le crains,  
se faire envoyer au Soto  
a toujours été de mauvais augure.

DON JUAN

Au moins, Tello, Lucinda  
n'est pas avec Octavio.

TELLO

Il est vrai que tu l'as joliment frappé.

DON JUAN

Comme j'ai senti qu'il avait la poitrine  
protégée, j'ai frappé haut.

TELLO

Sans les gens accourus,  
par ma lame, Julio gisait là:  
mon coup de taille lui avait fendu  
le bouclier, la moitié restante  
fut portée si haut dans les airs  
que, si l'on eût écarté les étoiles,  
elle n'eût été qu'à un doigt  
de fracasser la lune.

DON JUAN

J'ai vengé par le sang ma jalousie,  
mais regarde, par Dieu, si tu vois,  
Lucinda.

TELLO

Demandons  
de ses nouvelles.

DON JUAN

À qui?

TELLO

Au Soto lui-même,  
à son armée de lapins.



Dites, monsieur Manzanares,  
vous qui ôtez aux secrets leurs taches ;  
ces corps qui se recherchent  
vous doivent leur netteté,  
vous qui lavez en été  
les péchés commis en hiver,  
vous dont l'écume est de savon  
et les rives de toile :  
votre grâce a-t-elle vu  
une femme de belle allure,  
grande ennemie de l'amour,  
grande amie de l'argent ?  
Entre ici et là où se trouve la pauvreté  
don Juan l'a perdue, car il l'est, pauvre,  
et il a perdu avec elle une servante,  
qui est l'étincelle de ce feu,  
et qui l'imité en tout,  
comme le font les poètes des vers.  
Le fleuve répond : « Cette femme,  
que vous avez perdue, écuyer,  
est chez elle, avec Octavio,  
elle y déjeune de ce plat nommé  
"chagrins et tourments", des œufs au lard.  
(Ah ! si les chagrins étaient tous de cette sorte ! ) »  
« Comment le savez-vous, cher fleuve ? »  
« C'est que je suis dans ses appartements,  
dans une cruche : c'est moi qui le premier  
dessine au matin son visage ».  
Tu entends ce que dit le fleuve ?

DON JUAN

J'entends ta niaiserie.

FINEA

Madame, madame, écoutez.

BELISA

Que veux-tu ?

FINEA

Don Juan et Tello  
sont près de ces ormes.

BELISA

Monsieur le comte, j'ose vous demander,  
connaissant vos mérites,  
de m'attendre un moment  
près de cette voiture, pendant  
qu'à ce gentilhomme  
je dis deux mots seule.

LE COMTE

Si, tout en étant jaloux je peux  
vous obliger, je me contraindrai  
à me plier à votre volonté ;  
mais supporter qu'un galant,  
Belisa, vous courtise,  
serait plutôt bassesse  
que patience amoureuse.

BELISA

Il est galant, certes, mais n'est pas mon galant,  
vous ne pouvez donc en être offensé :  
celui qui porte le nom de mari  
a toujours mérité le respect,  
et il vient d'Aragon pour  
m'épouser. Partez, je vous le demande,  
car il n'est pas lâche pour l'amant  
publiquement ou secrètement,  
pour ne pas perdre sa dame,  
de laisser la place au maître.

LE COMTE

Vous êtes donc mariée ?

BELISA

Je ne le sais pas,  
mes parents s'y emploient.

LE COMTE

Mais, en vérité, c'est bien là votre galant !

BELISA

Ne voyez-vous pas  
qu'il est juste que je l'épouse ?

LE COMTE

Plus tard  
ma jalousie vous répondra.

*[Le comte et Fernando se retirent]*

### Scène X

*[Belisa, Finea ; Don Juan, Tello]*

BELISA

Monsieur don Juan, les soldats  
et les gentilshommes, oublient-ils  
si vite leurs obligations ?

DON JUAN

Chère madame, je ne pense pas,  
par quelque oubli, vous avoir offensée  
mais plutôt par manque d'audace.  
Deux mille fois j'ai voulu,  
pressé par ce que je vous dois,

aller vous baiser la main,  
mais je ne parviens à m'y résoudre.  
Quel bonheur que le mien,  
car la chance m'a permis  
de vous voir ce matin  
et de vous trouver si belle !  
Quelle élégance ! Quelle distinction !  
Quelle allure ! Quelle exquise toilette !  
Quel autre jardin le mois de mai,  
quand avril s'en est allé avec sa pluie,  
a-t-il semé de tant de roses et de fleurs ?  
Avec quelle noblesse votre chapeau  
(qui surplombe vos yeux  
et couronne vos cheveux)  
fait de vous le dieu Mars du Soto,  
une Vénus martiale<sup>32</sup>,  
pour donner la mort et la vie  
à ceux-là mêmes que vous avez tués.

BELISA

Des flatteries après l'indifférence ?  
Après les vexations, des louanges ?  
Gardez-les pour Lucinda.  
Après avoir été déplaisant, vous voilà plein d'esprit ?  
Non, monsieur don Juan ! Êtes-vous  
un Cardona ? Êtes-vous gentilhomme  
d'Aragon ? Vous ne pouvez vous excuser  
qu'en disant « je désire et je n'ai rien »  
car vous vous perdez pour Lucinda.  
Qu'y a-t-il entre elle et vous ? De la jalousie ?  
Des rebuffades ? Des galants ?  
Vous avez déjà dû  
faire la paix, parlez.  
Par quoi êtes-vous retenu ?

32 Mars, dieu de la guerre, a été un des amants de Vénus, la déesse de l'amour.

DON JUAN

Je ne peux  
vous conter mes malheurs qu'en vous disant  
que lorsque l'aube paraît, je suis déjà, insensé,  
dans sa rue, et le soleil  
m'y abandonne, lorsque de cercle en cercle  
d'or sur la mer d'Occident  
la blonde chevelure s'argente,  
pour enfin peigner celle de l'aube  
par les rayons de son cours  
éternel, illuminant les airs,  
dorant les vertes étendues.  
Semblable un jeune taureau qui,  
dans la verte forêt, fuit  
son poursuivant tout en brisant  
les troncs de sa superbe fureur,  
en agitant les branches, en faisant retentir  
de toutes parts ces échos,  
en recouvrant de poussière les nuages  
et en griffant le sol sec,  
moi-même j'épouvante la rue,  
qui pour moi est forêt de feu,  
et fais céder le métal des grilles  
inflexibles par mes soupirs.

BELISA

Quelle belle comparaison !  
Quel exemple bien accordé !  
Quelle belle image que ce jeune taureau !  
Quelle aube ! Quel esprit !  
Êtes-vous poète ?

DON JUAN

Qui, madame,  
n'a pas composé de bons ou de mauvais

vers par amour ? Car l'Amour  
est inventeur des vers.

BELISA

Votre délicatesse vous distingue.  
Voulez-vous me faire un sonnet  
pour une femme châtiée  
par la fortune, l'Amour et le temps ?  
La fortune châtie son arrogance,  
l'amour aveugle se venge,  
et le temps, lui, ruine  
ses généreux desseins.  
Après avoir fait preuve de tant de dédain,  
elle est si sotte qu'elle aime un homme,  
qui, lui, brûle pour une autre.

DON JUAN

Je vous promets de le composer,  
mais sachez que je ne suis pas  
de ces poètes pompeux et mon pauvre esprit  
peine à se faire entendre.  
*[Belisa et don Juan parlent tout bas]*

TELLO

Nymphe au chapeau de biais,  
j'ai là vingt-deux choses à vous dire, le voulez-vous ?

FINEA

Ôtez-en vingt et dites vite.

TELLO

Vous n'êtes pas une méchante personne.  
Moi je suis un beau brun,  
originaire de Calahorra.  
Les deux choses sont dites, si je dois  
poursuivre, prolongez donc notre accord.

FINEA

Ne gênons pas nos maîtres :  
venez plus près, et poursuivez.

TELLO

Voilà  
[*Tello et Finea parlent tout bas*]

### Scène XI

[*Entrent Lucinda, portant un chapeau à plume, et Fabia*]

LUCINDA

[*À part, à Fabia*]  
Je t'ai dit déjà ce que je ressens.

FABIA

Mais pourquoi alors, si tu aimes  
don Juan, te joues-tu de lui  
avec Octavio, quand c'est un homme  
qui t'adore.

LUCINDA

Parce que j'espère  
par la jalousie le vaincre,  
de façon à ce que nous troquions  
l'espoir en possession  
et l'amour en mariage.

FABIA

C'est par le mal que tu veux l'emporter ?

LUCINDA

Réduit à de telles extrémités,  
il m'épousera.

FABIA

Le bien n'est-il pas un meilleur moyen ?

LUCINDA

Ah, Fabia ! Voici don Juan !

FABIA

Au moins n'est-il pas oisif.

LUCINDA

Quelle jolie dame ! Quelle allure !

FABIA

Même ce fripon de Tello  
a son bout de dame.

DON JUAN

[À *Belisa*]

Si vous aviez le désir  
de connaître Lucinda,  
vous allez voir maintenant  
si j'ai bon goût.

BELISA

C'est elle ?

DON JUAN

Ne voyez-vous pas,  
dans l'altération subie par  
mes yeux, que mon cœur par eux  
cherche à s'échapper pour la voir ?

BELISA

Vous voilà bien absorbé,  
c'est pourquoi avec elle, je vous laisse.



DON JUAN

Pas tout de suite : je veux moi aussi  
m'essayer à rendre jaloux.

BELISA

C'est à cela que je dois servir ?

DON JUAN

J'ai en vous une protectrice, alors,  
je vous en supplie, puisque cela vous importe peu :  
à nous deux assassinons-la.

BELISA

[*À part*]  
Voilà maintenant qu'il s'agit d'assassiner.  
Mais que fais-je là ? Justes cieux !  
Suis-je folle ? Suis-je celle que j'ai été ?  
Qui m'a mise ainsi au plus mal ?

LUCINDA

Je prie votre grâce,  
reine au panache  
blanc, de prêter à son égale  
ce gentilhomme.  
Si vous ne pouvez vous en passer,  
s'il s'est montré inconsidérément galant,  
je ne lui dirai que deux mots,  
je vous le rendrai si vite  
qu'à peine vous remarquerez son absence.

BELISA

Nymphe au panache noir,  
aux gants teints au rocou,  
ce n'est pas en s'avancant du pied gauche  
que l'on vient saisir l'épée,  
voilà des façons quelque peu surprenantes :

demander l'emprunt d'un galant.  
Sachez, je vous en avertis,  
que, tel un piètre ami,  
je n'invite pas et ne prête pas.  
[À part, à don Juan]  
Suis-je dans le bon ton ?

DON JUAN

[À part, à Belisa]  
En tous points.  
Dites-lui-en davantage.

BELISA

L'audace  
avec laquelle vous me réclamez le galant,  
qui est le cœur-même de cette poitrine !  
[À part, à don Juan]  
Voulez-vous autre chose encore ?

DON JUAN

[À part, à Belisa]  
Assassinez, qu'elle meure.

LUCINDA

[À part, à Fabia]  
Ah, Fabia ! Je me meurs !

BELISA

[À Lucinda]  
En vertu de quoi le réclamez-vous ?  
Avons-nous conclu un marché usuraire  
avec gages, gains et délai ?  
Car il n'y a pas de diamants chinois<sup>33</sup>,  
d'or pur, ni d'argent de

33 Les diamants chinois étaient des diamants d'excellente qualité.

Potosi<sup>34</sup>, ni d'ambre  
de Floride<sup>35</sup>, pour...

LUCINDA

Assez,  
arrêtez-vous au « pour ».

BELISA

Pourquoi ?

LUCINDA

Car si cet amour est usuraire,  
moi je n'ai d'autres gages  
que des mots, des serments,  
des billets, des documents signés, des leurres.

BELISA

Rien à tirer de tout cela.  
Votre grâce s'est leurrée :  
je pars avec ce galant  
qui pourra bien être mon mari.

LUCINDA

Votre mari ?

BELISA

Comme je vous le dis.

34 L'ancienne ville minière de Potosí, anciennement dans la province du Vice-Royaume du Pérou et actuellement en Bolivie, fondée en 1545, a fourni de grandes quantités d'argent, et Lope de Vega la mentionne dans plusieurs de ses pièces.

35 « L'ambre gris se trouve en plus grande abondance aus costes de la Floride, qu'en aucune autres contrées de l'Amérique. C'est pourquoy les Espagnols y ont dressé des forts, pour se conserver la terre, & pour entretenir avec les Indiens qui l'habitent, le commerce de cette riche marchandise, laquelle ils receüillent soigneusement, depuis qu'on leur a enseigné le pris » (Charles de Rochefort, *Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique. Enrichie de plusieurs belles figures des raretez qui y sont décrites*, Rotterdam, A. Leers, 1658, chap. XX, p. 236).

LUCINDA

Grands dieux !

BELISA

Si, saisie par cette nouvelle,  
vous devez tomber en pâmoison,  
approchez davantage du fleuve,  
madame, afin d'y tomber.

[*À part, à don Juan*]

Donnez-moi la main, mon cœur.

DON JUAN

Je vous offre mon âme avec, et c'est encore peu.

LUCINDA

Je ne peux point  
les voir partir, allons-nous en, Fabia.  
Est-ce là que l'on nomme amour ? Quelle brûlure !

[*Lucinda et Fabia se retirent*]

DON JUAN

Oh ! Que vous m'avez bien vengé !

## *Scène XII*

[*Belisa, don Juan, Finea, Tello*]

BELISA

[*À part*]

Justes cieux ! C'est de moi-même que je me venge.

DON JUAN

Je me meurs pour Lucinda.

BELISA

[*À part*]

Et moi je brûle de jalousie.

[*Belisa et don Juan se retirent*]

### Scène XIII

[*Tello, Finea*]

TELLO

Donne-moi toi aussi ta main.

FINEA

La tienne est propre ?

TELLO

J'ai dû la laver  
il y a trois semaine de cela.  
Ton nom ?

FINEA

Finea.

TELLO

Bien,  
je t'appellerai Finesse.

FINEA

Et le tien ?

TELLO

Tello.

FINEA

Si tu es celui de la fameuse histoire  
des Tellos de Meneses<sup>36</sup>,

<sup>36</sup> Lope de Vega est l'auteur d'une pièce intitulée *Los Tellos de Meneses* [*Les Tellos de Meneses*] où le roi mange une omelette dans laquelle l'infante abandonnée a mis une bague qui lui permettra d'être reconnue lors du dénouement final.

tu dois avaler bien des omelettes.

TELLO

Je préfère ces petites mains  
je n'en ferais qu'une bouchée.

FINEA

Ah, ce Tello !

TELLO

Ah, cette Finea !  
Ah, quelle enfant adorée !

FINEA

Ah, quel fripon !

TELLO

Un fripon comment ?

FINEA

Tu le demandes ? Un fripon infernal.

TELLO

Fais-moi une grâce.

FINEA

Je suis à toi.

TELO

Quel menton !

FINEA

Quel beau brun !

## ACTE II

[Une pièce chez Belisa]

### Scène I

[Entre Belisa, avec d'autres vêtements que lors de sa promenade]

BELISA

Téméraire entreprise :  
le monde t'importait peu,  
et tu as voulu t'établir.  
près de la lune, vers la folie,  
portée par les ailes du vent.  
Quel malheur, quel ombrage  
t'a aujourd'hui ainsi apprêtée :  
parée de si belles plumes  
dans l'écume blanche  
d'une mer sépulcre d'amour ?  
Le navire paraît tout habillé  
de haubans, de pavillons  
et de voiles si légères  
que pour le vent, c'est un oiseau.  
Mais la brise en poupe  
a tôt fait de changer  
la bonace en ouragan :  
nulle ne peut ainsi  
assurer son espérance  
aux rigueurs de la fortune.  
Un arbre fleurit tôt  
quand le rossignol soupire ;  
le printemps le contemple  
des fleurs plein la main.  
Mais arrive le gel injuste et cruel,  
qui, par d'intenses rigueurs,  
recouvre de tristesse et de deuil

les nouvelles pousses et couleurs ;  
car tant que le fruit n'est pas là,  
les fleurs ne sont pas à l'abri.

L'oiseau peut tant et tant  
cacher en son nid ses oisillons,  
faisant comme un château fort,  
avec douve, mur et chemin de ronde ;  
le berger n'en tire pas moins de sa fronde,  
sans épargner une seule plume,  
sa vilaine pierre :  
la résistance humaine n'est rien  
face aux coups de la fortune.

Ma liberté en amour  
était comme un navire en mer,  
ma folie et mes éclats,  
comme un arbre vêtu de fleur,  
mon indifférence assurée,  
était ce nid arrangé par l'oiseau :  
mais l'amour audacieux a paru,  
et, avec le galant Cardona,  
a mis au pied de sa couronne  
le navire, l'arbre et le nid.  
Ayant conquis ces dépouilles,  
il me tue sans en être coupable,  
car il ignore mon inclination,  
bien que mes yeux la lui disent  
avec d'amoureux emportements :  
je suis un papillon qui s'approche  
de la flamme puis s'en éloigne,  
et tant d'amour m'affole,  
je tourne autour de la chandelle  
et ne cesse de me brûler.



## Scène II

[*Finea, Belisa*]

FINEA

Sans même ôter mon châle  
je viens sans tarder te porter le message.

BELISA

Cette hâte, ce doit être un malheur :  
l'infortune n'arrive jamais lentement.

FINEA

J'ai trouvé la maison  
(étonnant miracle, à Madrid,  
car on n'y sait pas dans un logement  
qui vit dans le suivant),  
lui ai donné le billet, il m'a embrassé,  
et m'a donné cette pièce de quatre écus.

BELISA

Il a de l'or ?

FINEA

Pourquoi n'en aurait-il pas ?

BELISA

Je m'étonne fort qu'il ne l'ait pas donné  
à Lucinda, sa dame.  
Fais voir.

FINEA

Tiens.

BELISA

Je le garde

car c'est le premier objet  
que je tiens de lui.

FINEA

Je pourrais t'éviter  
ce soin-là :  
un objet que lui ne t'a pas offert  
ne mérite pas que tu t'y attaches.

BELISA

Pour lui, Finea, je t'offre  
un habit de grosse serge.

FINEA

Non, donne-moi le tien, en satin.

BELISA

Très bien. Dis-moi maintenant  
ce qu'il a répondu.

FINEA

Il a lu  
à voix basse puis a dit : jolie écriture !

BELISA

Et sur la main l'ayant tracée ?

FINEA

Rien, ma foi.

BELISA

Ce n'était pas la main de Lucinda.

FINEA

Il a appelé Tello, et le coquin,  
qui discutait dans la cour,

après trois « holà ! », a répondu.  
Il lui a demandé sa cape et son épée  
et m'a dit : « Je pars sur-le-champ  
voir ce que veut cet ange ».

BELISA

Il a dit « ange » ? C'est un mensonge.

FINEA

J'ai ajouté le mot c'est vrai,  
pour compenser le silence sur la main :  
la flatterie est le mets  
le plus servi au palais.  
Dans ton cas, un ange de plus ou de moins,  
n'est pas flatterie : il y en a tant.

BELISA

Il était réellement sans manteau ?

FINEA

Il portait un gaban  
couleur fauve aux reflets d'or.

BELISA

Un gaban ? Il devait  
alors porter un étui à moustache<sup>37</sup>.

FINEA

Ne m'en parle pas :  
voir les hommes avec m'effraie.  
Beaucoup sont si assurés,  
qu'ils se mettent ainsi à la fenêtre,

<sup>37</sup> Le terme espagnol est *bigotera*. « Bigotera : Espèce d'étui ou de bourse de chamois, faite à proportion des moustaches qu'on portoit, & dans lesquels on les mettoit lorsqu'on rentroit chez soi, ou qu'on se mettoit au lit, pour les conserver » (Nicolas de Séjournant, *Nouveau dictionnaire espagnol-français et latin*).

et c'est comme si un mulet y passait la tête.  
Tant qu'un homme porte un tel étui,  
il se doit de rester enfermé  
dans une cave.

BELISA

S'il est fait d'ambre  
et tenu par un fil d'or, je n'y vois rien de mal,  
et, une fois ôté, quelle importance.

FINEA

J'ai toujours l'impression que la bouche,  
qui pointe au milieu de l'étui,  
est un singe métis qui grimace.

BELISA

Portait-il un bonnet ?

FINEA

Les jeunes hommes  
cette année ont fait de leur chevelure  
leurs bonnets et toques.

BELISA

Ils en sont bien élégants.  
À part cela, voyons le logement :  
est-il très pauvre ?

FINEA

Que peut avoir  
un soldat ? Les murs  
étaient garnis de quatre tableaux :  
un du Roi, que Dieu garde sa Majesté,  
un autre de Lucinda à côté.

BELISA

Sans qu'il y ait jalousie ?

FINEA

Comment cela ?

BELISA

Tu ne vois pas, sotté, combien compte  
l'imagination, et combien la jalousie  
est faite de ces fantaisies ?  
De qui étaient les autres portraits ?

FINEA

L'un représentait don Gonzalo  
de Cordoba, son parent :  
il a parcouru avec lui,  
les États et provinces  
de la Flandre, m'a dit Tello.

BELISA

J'attends que tu me dises  
ce qui habille ses nuits.

FINEA

Tu parles du lit ? Du satin  
chinois pour le tour de lit  
(je ne peux le décrire proprement,  
il était couvert de taffetas),  
et pour le reste des malles, brimborions  
domestiques, effets propres aux jeunes hommes :  
livres, guitare, collet de buffle, casque,  
ainsi qu'un bouclier dans un coin.

BELISA

Il arrive, j'en suis certaine, parle doucement.

FINEA

À quoi le vois-tu ?

BELISA

À mon cœur,  
qui me l'a dit en tremblant.

### Scène III

[*Entrent Don Juan, Tello*]

DON JUAN

[*À part, à Tello*]

Est-ce que moi je peux déchiffrer ses pensées ?  
Et si cet empressement était stupide ?

TELLO

Certes, mais en sa présence  
être comme un novice au couvent,  
qui ne voit d'autre terre que celle qu'il foule !

DON JUAN

Tello, je soupçonne fort Belisa  
de m'aimer, mais en effet,  
n'ayant pas de certitude,  
je veux sur ce point être prudent,  
outre que la grâce dont elle m'a honoré  
n'est pas de l'amour ; si c'était le cas  
Belisa ne se serait pas entremise  
dans mes amours avec Lucinda.

TELLO

Écoute,  
on prêche souvent le faux  
pour savoir le vrai, et celui qui se prétend  
galant n'a pas à attendre que sa dame

fasse le premier pas.  
Il en va comme pour ce moine dévot  
qui, lorsqu'il piquait méchamment  
sa mule, lui disait :  
« Dia ! Par charité, ma bonne mule ».

DON JUAN

Belisa nous écoute, fais semblant de rien.

BELISA

Monsieur don Juan, tant de jours sans me voir ?  
Qu'est-ce donc ? Quelle ingratitude.  
Les caprices de l'un sont devenus ceux de l'autre.

DON JUAN

Votre faveur m'a comblé,  
mais, par peur de vous lasser,  
j'ai dû vous déplaire.

BELISA

Monsieur don Juan, un gentilhomme, un jour  
a présenté un perroquet à une dame,  
en lui disant qu'il savait faire un peu de tout,  
excepté parler. Je vous trouve pareil :  
vous êtes galant, avisé et plein d'esprit,  
affable, courageux et bien né,  
plein de sagesse et de noblesse, diligent et de bonne foi,  
seul savoir parler vous manque, votre ingratitude en est la cause.  
De même pour toi, Tello.

FINEA

Tel maître,  
tel valet.

TELLO

Foi de natif de Calahorra,

je ne suis coupable de rien, je n'ai été  
que le cochonnet de ce fils prodigue égaré,  
l'écho de cette voix-là : que Cardona parte  
et vous verrez que je ne suis que le chien.

DON JUAN

Et moi ?

TELLO

Saint Roch<sup>38</sup>.

DON JUAN

Me voilà bien.

BELISA

Votre grâce mérite bien  
que Tello la traite ainsi.

DON JUAN

Votre grâce ?

TELLO

Je suis un imbécile.

BELISA

Le lion le plus féroce, ne peut que se rendre  
face aux yeux divins de Lucinda.  
Ce cher Cardona a dû verser de bien tendres larmes,  
et dire de fort belles choses sur ma personne !  
A-t-il dit que j'étais bien vilaine ? Que, bien sûr,  
il était prêt à se faire ermite dans le désert,  
que le fleuve avait été cause de la tentation  
et le Soto de la jalousie.

38 On a dans le texte espagnol : « Tello [...] soy la maza / D. Juan : ¿Y yo ? / Tello : La mona ». « La maza y la mona », se dit en espagnol de deux personnes qui ne se quittent jamais, comme saint Roch et son chien, d'où ma traduction.



DON JUAN

Ces propos sont absurdes.  
Je veux vous raconter les faits,  
et je dirai la vérité, foi de gentilhomme  
aragonais, de Cordoba et de Cardona.  
Si jamais, et je m'en garderai, je mentais, que plus jamais  
je ne puisse me présenter devant mon père.

BELISA

Dites aussi « devant madame ma mère ».

DON JUAN

Après, charmante Belisa, que vous eussiez  
avec tant de grâce rendue Lucinda jalouse  
au Soto, où vous étiez apparue tel un soleil,  
plus éclatant que celui qu'adorent Delphes et Délos<sup>39</sup>,  
elle m'écrivit un billet inquiet et triste  
jusque dans l'écriture. Oh ! Cieux vengeurs !  
Brouillé par tant de larmes et de taches,  
il était presque illisible.  
Je partis la voir, comme elle m'y priait,  
et la trouvai, la main appuyée sur la joue,  
le corps allongé sur l'estrade.  
Je la saluai, m'approchai, pris une chaise.  
Lucinda, qui me refusait sa porte,  
(oh ! châtement d'amour, oh ! merveille)  
m'ouvrit son estrade : l'amour, jusque-là tenu si bas,  
changeait là d'état, dans « estrade » il y a « état ».  
Elle m'avait saisi les mains, et baigné  
de ses larmes les siennes et les miennes, me disant  
qu'elle m'adorait tendrement, même lorsque,  
contrainte par l'amour, elle feignait le dédain.  
À peine, oh !, Belisa, avais-je vu pleurer,

39 Delphes et Délos sont les principaux sanctuaires consacrés à Apollon, que les poètes identifient fréquemment au soleil.

celle qui d'ordinaire était pour moi de marbre,  
que je me retrouvai comme dans la lumière infuse  
Atlas pris dans le miroir de Méduse<sup>40</sup>.  
Elle me livra les mobiles secrets  
d'une conduite impertinente,  
faite pour conduire au mariage :  
je l'écoutai et restai de marbre.  
Je me trouvai, après tant de souffrances,  
si bien guéri de mon amour, que j'aurais pu  
gagner à l'indifférence la plus grande constance.  
Quel bonheur que de quitter le jeu lorsque l'on gagne !  
J'étais comme le laboureur qui, dans la nuit obscure,  
dort en rase campagne à ciel découvert,  
et voit poindre la lumière de l'aube, belle et pure,  
ou le soleil tout entier en un réveil soudain :  
je fus ainsi tiré dans l'instant d'un trouble extrême  
et de la haute mer j'arrivai enfin au port.  
J'étais aimé, j'avais ma revanche, et dès lors  
ses larmes ne me poussaient qu'au rire, son amour à l'oubli.  
Je ne l'ai plus revue, et ne la verrai plus de ma vie.  
Je mange, dors, me promène et consacre du temps  
à mes propres désirs : je les avais perdus,  
et, me voyant libre, je les retrouve.  
Pas de larmes, plus de fausses trahisons.  
Je prépare mon cœur à un nouvel amour,  
et pourtant il n'est pas sage que  
le ressuscité meure de nouveau.

BELISA

Est-il récit plus remarquable ?

40 Méduse, l'une des trois Gorgones, pétrifie tous ceux qui croisent son regard, propriété qu'elle conserve même après avoir été décapitée par Persée. Ce dernier demande un jour refuge à Atlas pour échapper à une tempête, qui refuse. Persée lui montre la tête de Méduse et Atlas est pétrifié et transformé en montagne, le Mont Atlas, qui depuis soutient le ciel.

DON JUAN

Je vous dis  
la vérité.

BELISA

Est-ce certain ?

DON JUAN

D'autant plus certain  
que ce que je désavoue en Lucinda  
n'a été pour moi qu'un rêve éveillé.  
Plus de Lucinda, c'est acquis.  
Devant vous je le jure :  
quelque conjuration divine  
l'a chassée de mon cœur.

BELISA

Tello, en va-t-il ainsi ?

TELLO

Je ne vois pas  
comment il pourrait en aller autrement  
car j'ai tout cela sous les yeux,  
madame, j'en fais foi.  
La dévotion n'est plus,  
son ravissement est passé :  
il mange comme un loup  
et dort comme un loir.  
Il n'a plus ni jalousie  
ni amour.

BELISA

Dieu soit loué.

TELLO

Mais faites-le aimer, vous,  
divine entremetteuse,

que ce galant soit mené ailleurs  
grâce à votre main.

BELISA

Je le ferais  
si je connaissais une dame  
de celles qu'aime don Juan.

TELLO

Une dame telle que vous

BELISA

Telle que moi,  
Tello ?

TELLO

Je veux dire brillante,  
à l'esprit vif, élégante.

BELISA

Et pas sotte et très belle ?

TELLO

J'aime mieux les feintes, les rigueurs,  
les emportements et les ruses jalouses  
des sublimes intelligences  
que les faveurs des sottes.

DON JUAN

Laisse, Tello, choisir  
elle-même la femme qui m'aimera.

BELISA

Je veux pour plus de sûreté  
vous placer en temps de probation.  
L'amoureux, parfois, parce que dépité,

s'en va courtiser une autre un mois durant,  
puis revient se jeter aux pieds de la même  
avec plus de tendresse encore et d'amour.  
Et il demande même raison  
à sa propre affliction  
car la mauvaise habitude  
peut plus que la raison.

DON JUAN

Si moi j'aimais de nouveau  
Lucinda, plaise à Dieu

BELISA

Ne jurez pas.

DON JUAN

Eh bien donnez-moi donc  
une femme selon votre goût  
que je puisse aimer et estimer  
et vous verrez comme je lui serai attaché.

BELISA

J'ai dans mes connaissances une amie  
qui souvent me parle de vous.  
Mais non : je crois qu'en fait  
bien vite vous retournerez là-bas.

TELLO

La dame en rajoute :  
je parierais qu'il s'agit,  
de quelque doña Terrible.

BELISA

Si vous plaisantez à son sujet,  
je tiens pour impossible  
que vous rentriez à Zaragoza.

DON JUAN

Si vous en étiez la médiatrice,  
qu'elle soit ou non de mon goût,  
je l'aimerais de toute mon âme et plus encore.

BELISA

Je vais éprouver votre guérison  
et permettre que vous la voyiez :  
mais il vous faut d'abord rendre  
tous les objets de Lucinda  
que vous possédez, conservez, adorez,  
et en premier lieu son portrait,  
que vous devez me donner.

DON JUAN

Je les ferai porter  
par Tello, comme preuve  
de ma présente indifférence.

BELISA

Cela est-il certain ?

DON JUAN

En doutez-vous ?

BELISA

Tiendrez-vous parole ?

DON JUAN

Je m'y engage mille fois.  
Mais dites-moi : qui est la dame ?

BELISA

Moi.  
[*Elle part*]

## Scène IV

[*Don Juan, Tello, Finea*]

TELLO

[*À Finea*]

Et toi, ne veux-tu pas me donner  
une nymphe à aimer ?

FINEA

Quels objets de Fabia  
auras-tu à me rendre, après  
ton année de probation ?

TELLO

Je mettrai à tes pieds adorables  
tout joyau ancillaire.

FINEA

Y a-t-il un portrait ?

TELLO

Un saint Antoine  
que je lui avais demandé  
pour ma chambre.

FINEA

Et tu ne verras plus Fabia ?

TELLO

Moi ?  
Mais qui est la nymphe ?

FINEA

Moi.  
[*Elle part*]

## Scène V

[Don Juan, Tello]

TELLO

Que penses-tu de cela ?

DON JUAN

J'exulte de joie.

TELLO

Aime, adore, n'en démords pas.

DON JUAN

Donner toute mon âme et plus encore  
pour tant de grâce et de noblesse, cela est bien peu.  
Avec quel cœur a-t-elle dit : moi !

TELLO

Et la polissonne : moi !  
Es-tu amoureux ?

DON JUAN

Oui.

TELLO

Il n'y aura pas de Lucinda ?

DON JUAN

Non.

[Une pièce chez le comte]



## Scène VI

[*Le comte, Fernando, des musiciens*]

LE COMTE

Je n'ai plus, Fernando,  
aucun espoir, je suis perdu.

FERNANDO

Tu fouilles toujours tes pensées :  
comment veux-tu oublier ?

LE COMTE

Comme l'imagination  
est mère des idées,  
les hommes d'esprit savent mal oublier :  
la jalousie, en effet, est une idée.  
C'est pourquoi les poètes  
sont les plus amoureux :  
ils imaginent, pleins d'illusions,  
leurs dames parfaites.

FERNANDO

À tant décrire  
l'amour, ne trouvent-ils jamais  
la vérité ?

LE COMTE

La seule vérité, Fernando,  
est que l'imagination l'engendre.  
Belisa, finalement, s'est mariée ?

FERNANDO

Le Cardona aragonais  
est gentilhomme.

LE COMTE

Il l'est,  
et j'en ai conçu d'autant plus de jalousie.

FERNANDO

Il entre maintenant chez elle  
aussi librement qu'un mari.

LE COMTE

Le combat a assez duré,  
Belisa est décidée :  
il est sans doute son mari,  
car elle n'admettrait aucun galant,  
et ce don Juan encore moins.  
Chantez quelque chose, car je suis mort.

*[Il s'assoit sur une chaise, les musiciens chantent]*

LES MUSICIENS

*Avant l'aube  
Belisa sort.  
À son arrivée au Soto,  
il fera jour.*

LE COMTE

En écrivant cette reprise,  
comme je la trouvai magnifique.  
Chantez le couplet puis, pour moi,  
je ferai une élégie.

LES MUSICIENS

*[Ils chantent]  
En mai au petit matin,  
les dames sortent,  
elles fauchent des vies en se promenant*

*après avoir bu l'eau ferrée<sup>41</sup>.  
L'aube ne paraît pas encore  
et Belisa sort.  
À son arrivée*

## **Scène VII**

*[Entrent Lucinda, Fabia]*

FABIA

*[À part, à sa maîtresse]*  
C'est la jalousie qui te pousse,  
et non l'offense.

LUCINDA

Octavio étant blessé,  
il me faut tenter d'autres ruses.

FABIA

Le comte est ici.

LUCINDA

Avec quelle tristesse  
écoute-t-il cette chanson.  
*[À Fernando]*  
Une femme peut-elle entrer ?

FERNANDO

Personne ne peut s'opposer à l'entrée  
de tant de grâce et de beauté.

41 L'eau ferrée (dans laquelle on plongeait du fer ou des clous) était prescrite aux dames pour soigner leurs opilations. Il fallait la boire tôt le matin puis aller faire une promenade afin de bien l'assimiler. Les textes de l'époque abondent en femmes se feignant malades afin d'avoir la possibilité de sortir de bon matin de chez elles. La pièce de Lope de Vega, *El acero de Madrid* [*L'eau ferrée de Madrid*] met en scène ces coutumes.

Maître, tu dors ?

LE COMTE

Que me veux-tu ?

FERNANDO

Deux femmes te demandent.

LE COMTE

Serait-ce par aventure Belisa ?

LUCINDA

Je ne suis que la plus grande  
ennemie de cette dame :  
je suis Lucinda.

LE COMTE

Je connais  
votre valeur de réputation.

LUCINDA

Connaissant la vôtre je suis venue  
vous supplier.

LE COMTE

Commencez  
par prendre une chaise.

LUCINDA

Je veux aujourd'hui  
m'acquitter auprès de la vérité  
qui, en votre absence,  
a entendu tant de choses sur vous.

LE COMTE

Aux réputations nous pourrons,

tous les deux, substituer notre présence.

[*Ils s'assoient*]

[*Les musiciens se retirent*]

LUCINDA

Généreux comte Enrique,  
je tiens cette passion  
qui loge en nos cœurs,  
opposée dirait-on à la colère,  
depuis toujours pour son égale.  
Et, permettez que je le dise :  
la colère et l'amour sont semblables.  
Car il n'existe pas  
d'amour sans jalousie, laquelle  
réclame qu'on la venge des affronts ;  
de même la colère se fait une place  
là où l'amour l'accepte.  
De cela en sont exemple  
les époux et amants constants  
qui tuèrent ce qu'ils aimaient  
par jalousie. D'où il s'ensuit  
que la colère et l'amour  
au bout du compte ne sont pas distincts  
bien qu'étant, en principe, opposés.  
Tout ce prélude explique  
que l'amour et la colère  
me poussent à venir vous supplier  
de mettre au service de ma cause  
la valeur de votre sang,  
car vous êtes aussi outragé  
par ce qui m'offense.  
Don Juan de Cardona est venu  
(je sais qu'une fois vous l'avez vu),  
de Zaragoza à la Cour,  
gentilhomme issu de l'éminente

maison dont les armes comptent  
en leur timbre des plumes de paon.  
Un jour où notre roi  
rompait une lance<sup>42</sup>, tel un nouvel Achille,  
pauvrement parée et arrangée,  
je vins voir et me faire voir.  
Je regardais celui qui avec force  
teignait les éperons du sang  
de son cheval, et affrontait, porté  
par le vent, les fanfaronnades,  
pour emporter la bague,  
celui qui règne sur deux mondes  
avec un seul sceptre ; il avait remonté  
sa lance en arrêt sous le bras  
et la tenait triomphalement,  
quand je vis que ce don Juan déjà cité  
avait son regard de lynx  
fixé sur mes deux prunelles.  
La fête prit fin, et l'amour  
commença : il l'écoula et y  
trouva motif et espérance  
pour m'aimer et me solliciter.  
Et depuis ce jour  
Don Juan me poursuit  
de ses assiduités. Moi, cependant,  
pour mieux le subjuguier,  
arrogante, je le rendis jaloux  
— perfide expédient —, grâce  
à quoi, changeant d'intention,  
il courtoisa une autre dame.  
Celle-ci, à vous qui la connaissez si bien,  
n'a nul besoin d'être dépeinte,  
mais ses qualités

<sup>42</sup> Rompre une lance : disputer un tournoi (lors des combats les lances étaient généralement brisées).

sont bien connues et célébrées.  
Ses parents lui ont laissé  
de grands biens ; elle ne se lasse pas de briller  
avec des mines de grande dame  
devant écuyers et palefreniers.  
Celle-ci, donc, qui fut pour don Juan  
Circé la magicienne,  
comme celle qui fit oublier  
sa raison à Ulysse<sup>43</sup>,  
a pu l'amener à  
m'abandonner et m'oublier ;  
pire encore, dans la verdure du Soto,  
ceint comme par du cristal par  
le Manzanares, vêtu  
ce mois-ci de verts peupliers,  
elle l'a nommé mari. Justes cieux !  
Comment aurais-je pu me défendre ?  
Depuis ce jour je me meurs  
de jalousie et de peine.  
Je l'ai appelé, lui ai parlé d'amour,  
mais à peine m'a-t-il écouté :  
les femmes qui s'abaissent  
rendent les hommes hautains.  
Tous deux nous avons, noble Enrique,  
essuyé un même affront,  
il est donc légitime que tous deux  
nous nous unissions pour une même vengeance.  
Je ferai de mon côté tout  
ce qu'une femme peut faire :  
les plus tendres en amour,  
jalouses, deviennent des fauves.  
Vous, de même, de votre côté, un pour deux,  
deux pour un : puisqu'ils nous rendent

43 Dans l'*Odyssée* (chant X), Circé su retenir Ulysse et ses compagnons un an sur son île.

jaloux, nous les ferons jaloux.  
Aux armes ! Qu'ils meurent, dépérissent,  
ils ne peuvent se marier, c'est à vous  
de le faire ! Qu'à la fin nous soyons libres  
ou vengés : bien que fort,  
l'amour n'est pas invincible.

LE COMTE

Tout dans votre récit  
ne m'était pas inconnu,  
car mon inhumaine  
m'avait fourni des éclaircissements.  
L'arrogance et l'orgueil  
de Belisa ont plié  
devant le titre de mari.  
Mon amour est tel  
qu'il s'offense de sa rigueur :  
il m'interdit d'oublier.  
Pour vous et pour moi je veux  
faire ce qu'il est possible de faire,  
dans le respect toujours  
de l'honneur d'un gentilhomme.  
J'espère nous voir vengés,  
vous de la jalousie née d'un  
galant si sot, et moi car je veux  
voir mes attentions estimées.  
Les oubliés, en effets, se vengent  
en méprisant les rigueurs subies.  
Après il se pourrait  
(pardonnez ma hardiesse)  
qu'en feignant cet amour  
nous en vinssions à aimer.  
Cela, en effet, arrive,  
que deux êtres libres, sans le vouloir,  
à manier les choses de l'amour  
en toute sincérité,



finissent par vivre vraiment  
ce qu'au départ ils jouaient.  
Moi je m'incline devant l'allure et la valeur  
du galant aragonais,  
mais avec réticence, maintenant  
que Belisa m'a blessé.  
Lançons le défi, deux  
contre deux, la victoire  
reviendra au plus fort  
des deux camps. Et que  
l'amour, parce qu'il est dieu,  
aide celui qui le plus est dans son droit.

LUCINDA

La victoire est certaine,  
Enrique, si vous m'aidez.

LE COMTE

Veillez à l'ourdir de façon  
à ce qu'elle vous honore.

LUCINDA

En amour il n'est jamais bon  
de pouvoir prévoir la fin de l'histoire.  
Je suis une femme, et à la fin  
telle sera mon excuse.  
La trame de cet amour sera mienne,  
et vous en serez la plume.

LE COMTE

Que l'amour en soit le sceau !

FABIA

[*À part, à sa maîtresse*] Qu'as-tu-fait ?

LUCINDA

Je me venge de qui m'offense.

FABIA

Tu es folle.

LUCINDA

C'est certain, Fabia,  
avec tant d'amour dans le cœur.

*[Les deux se retirent]*

### *Scène VIII*

*[Le comte, Fernando]*

LE COMTE

Le mal est en grande partie réparé  
quand on en tient la vengeance.

FERNANDO

Qu'avez-vous arrangé ?

LE COMTE

Rien, rien.

FERNANDO

Cette dame est à don Juan.

LE COMTE

Prends, Fernando, ce gaban,  
Donne-moi ma cape et mon épée.

*[Ils se retirent]*

*[Une pièce chez Belisa]*

## Scène IX

[*Belisa, Tello*]

BELISA

Des bijoux pour moi ?

TELLO

Pourquoi pas,  
puisque tu es la Reine de Troie<sup>44</sup>.

BELISA

Alors que don Juan est pauvre,  
de telles marques d'amours ?  
Pour moi, un phénix de diamants ?

TELLO

Les vers et la prose que  
tu lui a envoyé l'ont rendu fou.

BELISA

Le bijou m'a bien coûté.  
Mais quoi ? S'est-il engagé ? Comment est-ce possible ?

TELLO

Il n'y a pas là d'engagement, madame,  
mais de l'argent paternel  
arrivé de Zaragoza.  
Dès qu'il vit le sonnet,  
d'une voix amoureuse, Cardona  
dit, en brisant à demi  
d'un coup de poing une table :  
« Y-a-t-il un plus bel esprit ?

<sup>44</sup> Allusion à Hélène, réputée pour sa grande beauté, et dont l'enlèvement déclencha la guerre de Troie.

Qu'une dame compose  
de tels vers ! Malheur  
à ceux qui, au Mont Hélicon,  
cherchent leur eau et leur orge<sup>45</sup> !  
Il prit ensuite dans la malle  
la bourse de Zaragoza  
et dit : « Tu vas maintenant avoir  
le meilleur maître du monde »  
Mais la bourse répondit  
en faisant tinter ses écus d'or :  
« Je préférerais faire bouillir la marmite ».  
Nous nous rendîmes à la fameuse  
porte de Guadalajara,  
sépulcre pour l'or et la soie,  
qui escroque tant de coffres.  
Pour le phénix Belisa,  
il acheta un phénix de diamants,  
afin qu'à la Saint-Marc,  
fête de l'ivresse dite des Chiffons<sup>46</sup>,  
tu sortes mettre à mort les toupets  
et rendre jaloux les cols à la wallonne.  
Mais récite-moi, si  
de mémoire cela est possible,  
le sonnet que tu as écrit.

BELISA

Par amour j'avais perdu la tête,  
et je n'osais m'en ouvrir,  
je déclarai donc :

45 Avec le Mont Parnasse, le Mont Hélicon est une des deux retraites des Muses. S'y trouvent les sources d'Hyppocrène et d'Aganippe, d'où jaillit l'inspiration des poètes.

46 Les festivités très populaires de la Saint-Marc, aussi appelées « día del trapillo » [le terme *trapillo* renvoyant à une tenue négligée ou très pauvre], étaient célébrées à Madrid jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle chaque année le 25 avril ; s'y mêlaient processions, danses, repas. Il était d'usage d'y boire beaucoup.

TELLO

Que les Muses écoutent bien.

BELISA

D'un doux chant susurré, d'une verte branche,  
Philomène<sup>47</sup> chante à l'aube suavement.  
Le rossignol voyant qu'elle l'aime assurément,  
d'un amour partagé, fait un nid de branches<sup>48</sup>.

Toute roucoulante, la tourterelle blanche  
qui depuis la forêt appelle son doux amant :  
s'il ignore être aimé, en effet le galant,  
la dame en amour ne peut prendre revanche.

D'un doux chant moi aussi j'ai pu solliciter  
qui domine mes peines dans les forêts d'amour  
en fleurs, mais à peine mon chant je récitai

qu'il déploya ses ailes, et vint vers mon amour :

47 Une voix de Philomène (ou Philomèle) est une voix de rossignol. Dans le mythe de Philomène et de sa sœur Procné, Procné, mariée à Térée, roi de Thrace, ressent l'envie, au bout de cinq ans, de revoir sa sœur Philomène. Térée se rend alors à Athènes pour demander au roi Pandion de permettre à Philomèle de l'accompagner jusqu'à chez eux. Il est, par la même occasion, saisi par la beauté de sa belle-sœur. Quand Pandion accepte finalement, Térée repart avec Philomène mais en chemin l'entraîne dans une bergerie où il la viole, et lui coupe ensuite la langue pour l'empêcher de parler. Il retourne ensuite auprès de sa femme à qui il raconte que Philomèle est morte durant le voyage. Mais cette dernière parvient à avertir sa sœur en tissant une tapisserie. Procné décide alors de venger sa sœur. Elle la délivre de sa prison, tue Itys, son jeune fils, que les deux femmes découpent et font cuire, avant de le servir à la table de Térée, sur laquelle Philomène jettera la tête d'Itys. Les deux sœurs, enfin, se sauvent et, pour échapper à la rage de Térée, se métamorphosent, Procné en hirondelle, Philomèle en rossignol ou le contraire suivant les versions. Voir Véronique Gély, Jean-Louis Haquette, Anne Tomiche, *Philomèle : figures du rossignol dans la tradition littéraire et artistique*, Clermont-Ferrand, Presses Université Blaise Pascal, 2006.

48 Ces vers offrent une parenté certaine avec ceux de Pétrarque : « Ce rossignol, qui si suavement pleure / ses fils peut-être ou sa chère compagne, / emplit le ciel et la campagne de douceur / par tant d'accents plaintifs et si bien modulés, » (Pétrarque, *Canzoniere. Le chansonnier*, édition bilingue de P. Blanc, Paris, Bordas, 1988, p.476.

les voix de Philomène peuvent aussi abriter  
qui sait gagner les cœurs et les vies à l'amour.

TELLO

Par Dieu, ce sonnet est digne  
de figurer parmi les œuvres de  
la Marquise de Pescara<sup>49</sup>,  
célébrée et honorée en Italie.  
Il pourrait aussi par son mérite être inclus  
dans les Rimes éclatantes  
d'Isabela Andreina<sup>50</sup>,  
fameuse comédienne,  
dont les vers aujourd'hui sont célébrés  
à Paris, Naples et Rome.  
Quel éclat, quelle inspiration !  
« Roucoulante », dites-vous ?  
Malheur aux poètes pompeux !  
Quelle limpidité raffinée !  
Quelle culture ! À rendre envieux,  
quoiqu'eux-mêmes soient couronnés de lauriers,  
le Prince d'Esquilache<sup>51</sup>  
et le recteur de Villahermosa<sup>52</sup>.

BELISA

Serais-tu par bonheur poète ?

TELLO

Par malheur c'est notoire.

49 La Marquise de Pescara, Vittoria Colonna (1490-1547), noble italienne connue pour ses poèmes et pour son amitié avec Michel Ange.

50 Isabela Andreina (ou Isabelle Andreini) (1562-1604), comédienne et poétesse italienne.

51 Le Prince d'Esquilache, Francisco de Borja et d'Aragon (1581-1658), vice-roi du Pérou de 1615 à 1621 et poète.

52 Le recteur de Villahermosa, Bartolomé Leonardo de Argensola (1571-1631), historiographe et poète.

BELISA

Ton langage, Tello,  
me porte à penser  
que tu fais des vers.

TELLO

Que c'est aimable !  
Écoute ce poème<sup>53</sup> écrit pour une guenon  
qu'un galant a cajolé  
une nuit toute entière :  
Sur un balcon s'installa (où souvent  
causait, de minuit aux balbutiements  
du jour, un galant à une belle  
mariée, bouclée par ses femmes chez elle),  
la bête qui au mieux l'homme égale,  
(mais ce dernier sait bien faire l'animal).  
Il faisait froid et la guenon se mit  
sur la tête un voile qui là séchait  
et dont la jeune femme se coiffait.  
Le galant arriva, épia sa mie,  
et régulièrement, lui envoya  
des cailloux : la guenon se réveilla,  
s'avança et, d'en haut, lui faisant face,  
lui répondit par quelques grimaces :  
les mots, sans doute, le mari empêchait.  
À la grille, il grimpa, accroché.  
Il voulut l'embrasser, elle l'attrapa  
de telle façon par le nez que, craignant  
que complètement il ne se coupât,  
il resta là, souffrant et gémissant,  
jusqu'à ce que l'aube mignonne enfin,  
aux pieds de rose, vêtue de jasmin,  
apparût et pu rire, les voyant.

53 Le texte espagnol annonce une *silva*, forme métrique formée d'heptasyllabes (un seul ici) et d'endécasyllabes alternés et rimés, rendus ici par des décasyllabes respectant la même alternance de rimes.

Elle, craignant qu'un guenicide vînt,  
en lieu et place de l'amour, par peur,  
recouvrit le pauvre amant de fleurs.

### Scène X

[*Entre Finea*]

FINEA

Doña Lucinda de Armenta  
et doña Fabia sa suivante  
veulent te parler.

BELISA

Dis-leur d'entrer.

TELLO

Tu es sûre ?

BELISA

Quelle importance ?

TELLO

Je m'en vais par l'autre porte.

[*Il se retire*]

### Scène XI

[*Lucinda, Fabia, Belisa, Finea*]

FINEA

Qu'attendez-vous ? Entrez, mesdames.

LUCINDA

Votre grâce se souvient peut-être



qu'un jour, sur le tapis  
de fleurs du Manzanares,  
faisant à l'aube concurrence  
est apparue une perle de nacre,  
ou une rose baignée de rosée :  
votre grâce était cette rose  
avec pour calice un chapeau.  
Moi je suis cette femme qui alors,  
trompée par son ombre,  
vous demanda en prêt votre galant  
avec pour seuls gages des flatteries.  
Vous l'avez pris par la main  
et fait monter dans votre carrosse...

BELISA

Le carrosse n'est qu'une voiture,  
votre grâce me flatte,  
comme elle le ferait en appelant licencié,  
pour sa robe de clerc,  
celui qui n'en est qu'à la première tonsure.

FABIA

Je crois que vous jouez la sotte.

BELISA

Je parle sans malice.

FABIA

On le dirait.

BELISA

Mais enfin, quel est  
le but de cette visite envieuse ?

LUCINDA

Je voudrais que votre grâce

garde la nuit son mari,  
car il n'est pas juste qu'il parcoure  
avec elle et le Soto et le Prado  
en carrosse, voiture ou poste  
pour que, une fois la nuit tombée,  
il brise mes portes et mes fenêtres,  
les unes avec le pommeau de son épée,  
les autres à coups de pierres.  
Il est entré ainsi de force par l'une d'elles  
et m'a offert cette chaîne en me priant  
de bien vouloir l'écouter.  
Tremblante, je l'ai écouté,  
il pleurait, et finalement...

BELISA

Il n'en démord pas ?  
Quel diable de Cardona !

LUCINDA

Il fut pris ensuite sur mon estrade  
d'une telle faiblesse, d'une telle défaillance  
qu'il fallut le faire revenir à lui avec  
de l'eau de fleur d'oranger et de la poudre cordiale.

BELISA

Quelle chance que d'avoir eu de l'eau !  
Sans elle, madame,  
il était dans de beaux draps.  
Quel diable de Cardona !

LUCINDA

Il m'a dit bien du mal de vous :  
que jour et nuit vos servantes  
rodent devant sa porte,  
qu'il ne vous a vue que cette après-midi-là,  
que vous le persécutez.

BELISA

Je suis une persécutrice.  
Il dit que je le persécute ?  
Quel diable de Cardona !  
Eh bien, pour cette nouvelle,  
je vous offre ce bijou  
qu'il m'a aujourd'hui envoyé par Tello,  
son distingué valet de garde-robe :  
il voulait qu'à la Saint-Marc  
je l'accrochasse à ma chaîne.  
Que votre grâce me dise  
si en cette maison  
il lui faut encore autre chose :  
elle est toute à votre service.

LUCINDA

Je connais la valeur  
de cette main magnifique :  
je prends donc le bijou, et je baise  
votre noble main.

FINEA

[*À part, à Belisa*]  
Excuse-moi,  
mais jamais je n'ai vu de plus grande sottise  
que celle que tu viens de faire.

BELISA

Quelle importance ?

FABIA

Et vous, dame Finea,  
dites à Tello qu'il se trouve  
une autre dame, car depuis  
que Lucinda ma maîtresse  
est courtisée par le comte don Enrique,

Fernando, son secrétaire,  
s'est aussi épris de moi,  
et je l'aime.

FINEA

Votre grâce  
s'est trouvé un meilleur galant.

LUCINDA

Que lui et don Juan s'arrangent  
pour ne plus troubler ma demeure :  
s'ils venaient encore à la troubler,  
le comte, qui m'adore,  
châtiera leur folie.  
À votre porte, dans la rue,  
il attend dans son carrosse,  
pour m'emmener au Prado.

*[Les deux se retirent]*

## *Scène XII*

*[Belisa, Finea, puis le comte et Lucinda]*

FINEA

Quelle singulière histoire !

BELISA

Une histoire  
qui me coûtera la vie.  
Mets-toi à la fenêtre,  
regarde si c'est le comte Enrique.

FINEA

Tu peux l'entendre toi-même, c'est bien mieux :  
il lance des ordres depuis son marchepied.

BELISA

Quelle effronterie ! Je suis hors de moi.

[*Le comte, de l'intérieur*]

LE COMTE

Au Prado, cocher, au Prado,  
on s'en retourne !

LUCINDA

[*De l'intérieur*] Au couvent de la Victoria<sup>54</sup>,  
au détroit de Magellan des voitures.

FINEA

Quelle voix de femme jalouse !

BELISA

Face à tant de malheurs,  
las ! Que puis-je faire ?  
Oh ! Malheureuse la femme  
qui du meilleur des hommes se fie !  
Que don Juan, d'un amour d'un jour,  
s'en retourne à son premier  
amour, la chose est naturelle ;  
mais que moi, je me mette à aimer  
et que je le déclare à qui  
pleure une autre femme, non !  
Un oiseau qui trouve une brèche  
dans sa cage part et vole dans le vent ;  
alors qu'il jouit en son élément  
de la liberté qu'il avait perdue,  
lui revient en mémoire son repas :  
il retourne voir s'il peut rentrer de nouveau

54 Le couvent de la Victoria, fondé en 1561 et détruit en 1836, était connu pour servir de lieu de rencontres entre dames et galants.

dans ce qui pourtant est assurément une prison.  
Les amants sont ainsi :  
ils savent que c'est une prison mais  
reviennent frapper à la même porte.  
L'amour a fait demi-tour,  
gentilhomme aragonais,  
sans vouloir jouir du privilège  
de sa propre liberté.  
Mon inclination amoureuse  
s'est fiée à sa fausseté.  
Oh ! quelle sotte nature que celui  
d'un attachement sans mélange :  
que des âmes de Castille osent  
se fier aux garanties aragonaises !  
J'ai été sotte : que don Juan me rejette  
ne me peine donc pas.  
Mais je suis peinée de ce que Lucinda  
se soit vengée de moi.  
J'ai perdu ce que je n'avais pas eu.  
Ce n'est pas tant ce qui me chagrine.  
La colère d'une femme est grande  
et démonstrative de surcroît,  
non pour ce qu'on lui enlève son galant  
mais pour le tour dont elle est victime.  
Lucinda, vos rebuffades appuyées  
l'ont amené à vous aimer :  
car bien des hommes,  
quand ils sont maltraités, sont fidèles.  
Oh ! amour ! Et en cela  
les bons et les mauvais se valent !  
Privés d'attentions,  
la jalousie les fortifie :  
certains hommes, tels les chiens  
reviennent là où on les bat.  
Que ma vaillance ignorante  
s'est trouvée mal employée

lorsque j'ai dit que j'aimais  
l'homme d'une autre femme !  
Ni les Porcia ni les Lucrèce<sup>55</sup>  
ne me rendent excusable mais,  
s'il n'y avait pas l'amour,  
dont si peu s'échappent,  
on ne trouverait pas d'hommes fous  
et il n'y aurait pas de femmes sottes.

### Scène XIII

[*Don Juan, Tello, Belisa, Finea*]

DON JUAN

[*À part, à Tello*]  
Belisa possède  
plus de trente mille ducats  
en guise de dot, sans compter cette maison.

TELLO

Et les bijoux,  
les riches vêtements, les meubles précieux :  
des broutilles ? Tu as bien de la chance.  
Je te demande aussi, si tu te maries  
de me donner Finea.

DON JUAN

Je te la donne.

TELLO

Tiens, elles étaient là ?

DON JUAN

Chère madame, mon bien précieux,  
mon âme déjà souffrait

55 Voir les mentions précédentes de ces deux figures souvent citées.

de vivre loin de vous,  
si tant est qu'au loin j'aie encore une âme.

BELISA

*[À part]*

Je suis toute troublée. Il vaut mieux  
lui tourner le dos.

*[Elle se retire]*

DON JUAN

Elle est partie ?

TELLO

Ne le vois-tu pas ?

DON JUAN

Finea,  
écoute.

TELLO

Elle non plus ne parle pas.

*[Finea se retire]*

### *Scène XIV*

*[Don Juan, Tello]*

DON JUAN

Je vais la suivre.

TELLO

À quoi bon ?  
Elle ferme la porte de la salle.

DON JUAN

Eh bien, quelle est donc cette nouveauté



dont nous ne connaissons pas la cause ?

TELLO

C'est le bijou que tu lui as offert.

DON JUAN

Tello, frappe à cette porte.

TELLO

Jamais je n'ai vu d'amant plus misérable.  
Tu sembles toujours mendier  
de porte en porte.

### *Scène XV*

*[Finea apparaît à une fenêtre]*

DON JUAN

Est-ce Finea  
qui se tient à la fenêtre ?

TELLO

Elle-même.

DON JUAN

Finea, que se passe-t-il ?  
Mon désir et mon espérance  
méritaient-ils de la part de dame Belisa  
cette façon d'agir ?

FINEA

Ma maîtresse dit...

DON JUAN

Quoi ?

FINEA

Que vous alliez au diable.  
[Elle ferme la fenêtre]

DON JUAN

C'est fini.

TELLO

C'est là que l'on devrait entendre :  
« J'ai une lettre pour vous ».

DON JUAN

Que devons-nous faire ?

TELLO

Je ne sais pas.

DON JUAN

Viens, moi je sais.

TELLO

Sont-ce donc là les fameux  
coups d'éclat de Belisa ?  
Fermer portes et fenêtres  
après avoir attrapé le bijou ?

DON JUAN

Suis-moi, j'ai le cœur déchiré.

TELLO

Le phénix est devenu cygne :  
il chante à l'heure de la mort.

## ACTE III

[*Dans la rue, on voit l'extérieur de la maison de Lucinda*]

### Scène I

[*Le comte et Fernando, ils portent la tenue que l'on revêt pour sortir la nuit*<sup>56</sup>]

FERNANDO

Aucun mépris ne tient face à qui  
fait la cour avec entêtement.

LE COMTE

Je suis las de prendre part  
aux manigances de Lucinda.

FERNANDO

Si Belisa, avec son esprit  
supérieur, a compris  
que l'amour de Lucinda  
n'était que feint, il n'est pas raisonnable  
de chercher par elle à la rendre jalouse.  
Mieux vaudrait vaincre  
son cœur en continuant à  
la combler d'attentions.  
Lucinda prend sa vengeance  
sur don Juan par ses impostures ;  
si tu l'aides, quoi d'étonnant  
à ce que tu vives sans espérance ?

LE COMTE

Tu as raison, assez de

<sup>56</sup> L'homme qui sortait le soir, notamment pour un rendez-vous galant, revêtait en effet une cape de couleur. Sur scène, l'acteur portait alors généralement une cape rouge, qui indiquait aux spectateurs que la scène se déroulait de nuit.

jalousie, je préfère lui faire la cour  
avec toujours plus d'amour,  
avec toujours plus d'argent.  
Susciter la jalousie peut être bon  
lorsque, déjà, l'autre a aimé,  
pour réveiller celui qui s'endort,  
mais cela est inutile pour se faire aimer.  
Pour vaincre une femme  
méprisante, nulle arme n'égale  
une autre femme, et rien  
n'a plus de poids  
que ce qui est dit  
par une amie à son amie :  
par ce biais on la gagne à l'amour.  
Comme elles sont toutes deux femmes,  
elles savent, pour blesser, sonder  
la fragilité de l'épée.  
N'as-tu pas vu ces portraits d'Ève  
où, affublé d'un visage  
de femme, le serpent  
vient la tromper ?  
Eh bien il se pose en exemple  
pour que par les femmes on puisse  
tromper et vaincre les femmes.

FERNANDO

Celia vit avec Belisa.  
Prépare dans les jours qui viennent,  
si tu désires t'attacher Celia,  
ce grand conquérant  
des sentiments qu'on appelle  
l'or : tu verras alors si on t'aime.

LE COMTE

Celia sait déjà que j'aime,  
elle m'a fait la promesse de faire  
ce qu'elle pourrait pour moi.

FERNANDO

Il y a deux hommes qui approchent.

LE COMTE

Ce sont sûrement des galants  
de Lucinda, qui viennent faire le guet  
à sa porte. Ils arrivent bien tard :  
j'ai déjà frappé par deux fois,  
et personne ne répond.

### Scène II

*[Entrent Belisa et Finea, déguisées en hommes, avec chapeau à plume,  
manteau brodé d'or et deux pistolets]*

FINEA

À mon avis tu as perdu la raison,  
et mon avis, je crois, est le bon.

BELISA

Tant que je ne me tue pas,  
je ne dépasse pas les bornes, crois-moi.  
C'est avec tant de violence  
que l'amour anéantit mon corps  
qu'aucune puissance dans mon âme  
n'habite sa propre essence.

FINEA

Toi à la porte de Lucinda  
avec ces déguisements imbéciles ?  
Regarde bien ce que tu fais,  
même si l'amour te tient soumise :  
si on nous trouve ainsi,  
nous sommes perdues.

BELISA

Quand ils verront que je suis une femme,

que pourront-ils penser de moi ?  
Ils peuvent bien me faire subir maintenant  
mille morts ou mille chagrins :  
je dois voir de mes yeux  
ce que don Juan me cache.  
Il est juste que ces yeux essaient de voir  
ce qu'ils craignent et ce qu'ils désirent,  
car lorsqu'ils l'auront vu,  
l'âme ne pourra dire qu'ils mentent.

FINEA

Tes agissements jusqu'à présent  
étaient sans doute de nobles éclats de courage,  
mais ce n'est point le cas ici, car  
tu nuis à ton honneur.

BELISA

Pauvre de moi !

FERNANDO

[*À part, à son maître*]  
Il me semble que tu as  
choisi la meilleure voie.

LE COMTE

Celia, de l'argent et de l'amour  
seront la solution à mes tourments.

FERNANDO

Laisse passer ces galants :  
ils n'atteignent pas la porte  
à cause de nous.

LE COMTE

La résolution avec laquelle  
ils regardent les grilles

de Lucinda est telle  
qu'elles devraient leur être ouvertes.

FERNANDO

Ils ont fière allure,  
et la présence de ces bravaches,  
témoigne de la beauté de la dame.

[*Les deux se retirent*]

### Scène III

[*Belisa, Finea*]

FINEA

Si don Juan est avec elle,  
qu'elle t'a écrit ce billet  
disant qu'elle se mariait avec lui,  
et ils le sont peut-être déjà,  
devons-nous vraiment rester ici  
jusqu'à ce que l'aube nous y trouve ?

BELISA

J'ai avec ce billet  
bu ma première gorgée de poison.  
Car il n'y a pas de poison plus violent  
que les lettres tracées sur un billet :  
la vie s'y abreuve  
bien souvent de mort.  
Elle me dit qu'elle se marie  
demain, et qu'il n'y a pas moyen  
de faire achever, ce serait trop d'ouvrage,  
un habit de fête orné  
de superbes garnitures.  
Elle veut que moi je lui prête une robe.  
Ma folie n'a été que

bêtise et cause de ma perte.  
Peut-on ainsi causer tant de chagrin ?  
Elle veut se marier avec  
mes propres habits !

FINEA

Des gens approchent, calme-toi.

BELISA

Que faire, si ce n'est mourir ?

### *Scène IV*

*[Entrent don Juan et Tello, sans voir ni Belisa ni Finea]*

TELLO

Tu commets une erreur, à vouloir lui parler.

DON JUAN

Mais, Tello, que puis-je faire, quand j'imagine  
qu'elle a dû se permettre quelque folie par jalousie ?  
Belisa se tait, mais c'est pour cette raison  
que je l'ai perdue, et qu'elle m'a traité  
avec une dureté si cruelle, qu'elle m'a fermé  
ses portes et ses fenêtres de telle sorte  
qu'elle ainsi retirée comme en une place forte,  
elle pense que mon amour, pour y venir voir  
son indifférence, devra se changer en atomes d'air.

TELLO

Le comte, qui la courtise,  
pourrait bien se fâcher, et le sage ne cause jamais  
de désagrément à l'homme puissant  
afin de ne pas tomber un jour entre ses mains.  
Le plus faible ne doit tenter que le possible :  
voilà pour moi un aphorisme utile.



DON JUAN

Oh, quel sot Caton<sup>57</sup> ! Oh, quel grossier  
Sénèque<sup>58</sup> ! Moi je ne veux pas disputer  
au comte son choix  
mais parler à Lucinda.

TELLO

Si sa réponse  
est celle d'une femme jalouse et offensée,  
le tout finira par « il passa son chemin et ce fut tout »<sup>59</sup>.

BELISA

[*À part, à Finea*]  
Finea, ne connais-tu pas  
ces galants ?

FINEA

Doucement, ne parle pas si fort.

BELISA

Je ne me trompais pas ! J'en perds la tête !

[*Don Juan frappe à la porte chez Lucinda*]

FINEA

On dirait qu'il n'agit pas là comme un mari :  
s'il était le mari,  
à coups de marteau il abattrait cette porte.

57 Marcus Porcius Cato, dit Caton l' Ancien ou Caton le Censeur (234-149 av. JC), homme politique romain, orateur brillant souvent cité pour sa rigueur morale et l'austérité de ses mœurs.

58 Le philosophe stoïcien Sénèque (vers 4 av. J.-C.-65 ap. J.-C.) a été conseillé et précepteur de Néron.

59 Il s'agit là d'un vers fameux de Cervantès. À la mort de Philippe II, en septembre 1593, on éleva à Séville un magnifique catafalque et, à cette occasion, Cervantès composa un sonnet burlesque, « Au tombeau du roi, à Séville », dans lequel il raillait la forfanterie des Andalous. Le poème s'achève ainsi : « Il rompit d'un pas, à la bravache, enfonça son feutre, caressa sa rapière, regarda de travers, ... passa son chemin, et ce fut tout ».

BELISA

Il ne doit pas l'être encore et doit,  
pour le moment, frapper à la porte comme un galant.

FINEA

Prends garde, maîtresse,  
il ne serait pas bon qu'il te voie.

BELISA

Je vais me taire, mais je ne tiendrai pas, Finea.

### Scène V

[*Entrent Octavio et Julio avec deux autres hommes*]

OCTAVIO

[*Bas, à Julio*]

Julio, ma blessure, jusqu'à aujourd'hui, m'a fait souffrir.  
Elle est enfin guérie, mais l'affront ne l'est pas.

JULIO

L'homme avisé, pour se venger, attend la bonne occasion.

OCTAVIO

Voici don Juan, il frappe à la porte  
de Lucinda. Eh bien, il ne la verra pas ouverte !  
Moi je ne viens pas me battre, je viens tuer.

TELLO

[*À part, à don Juan*]

Voici le comte. Je le soupçonne fort  
d'être venu ici pour te tuer, avec ses serviteurs.

DON JUAN

Tello, il ne nous reste plus qu'à mourir en soldats.

TELLO

Ils sont quatre, deux me reviennent. N'aie crainte,  
je ne m'éloignerai pas d'un pouce de toi.

DON JUAN

Eh bien, Tello, je vais voir maintenant si tu es courageux.

BELISA

[*À part, à Finea*]

Ces gens veulent tuer don Juan.  
Je me range à ses côtés.

FINEA

Et moi je te suis.

BELISA

Finea, se battre pour son ennemi  
a toujours été preuve de grandeur d'âme et de vaillance.

OCTAVIO

Eh, gentilshommes ! Cette porte est à moi.

DON JUAN

Eh bien, passez, si vous le pouvez.

[*Don Juan et Tello dégainent leurs épées. Belisa et Finea pointent  
leurs armes à feu sur Octavio et ses compagnons*]

JULIO

Octavio, attends !  
Ils sont quatre, et deux ont des fusils.

OCTAVIO

Je crois  
que par mon infortune mon projet échoue.

JULIO  
Retourne-t'en, n'attaque pas.

OCTAVIO  
Dans Madrid, des fusils ?  
Terrible spectacle, par Dieu !

JULIO  
Pour qui veut tuer tout est possible.

*[Julio et Octavio se retirent]*

### *Scène VI*

*[Belisa, Finea, don Juan, Tello]*

TELLO  
Tous sont partis par peur du plomb.

DON JUAN  
Je dois la vie à ces gentilshommes.

TELLO  
Les écuyers indignes ont fui.  
Le comte n'en était pas, j'en ai le sentiment.

DON JUAN  
Messieurs, si je pouvais savoir qui vous êtes,  
je saurais à qui je dois d'avoir défendu ma vie  
attaquée par tant d'ennemis.

*[Elles partent toutes deux]*

TELLO  
Ils se sont détournés sans te répondre  
et sans découvrir leur visage.

## Scène VII

[*Don Juan, Tello*]

DON JUAN

D'où sont arrivés  
ces hommes? Sont-ils descendus du ciel  
pour me venir en aide?

TELLO

Du toit plutôt :  
s'ils eussent été des anges,  
c'est sans fusils qu'ils fussent descendus,  
car au ciel il n'y en a pas.

DON JUAN

La dispute est idiote :  
le tonnerre et les éclairs sont de bonnes pièces d'artillerie.

TELLO

Par Dieu, sans doute, et l'ange a voulu  
s'en monter digne, en gardant le Paradis  
avec une épée de feu.

DON JUAN

Que j'ai été sot et aveugle !  
Voilà dans quel état Belisa me met !

TELLO

Ils sont partis si rapidement,  
qu'il n'est pas étonnant  
que tu aies imaginé ce miracle.  
Mais s'ils fussent descendus sous forme d'esprits  
ce sont leurs ailes qu'ils auraient empanachées  
et non leurs chapeaux.

DON JUAN

De si nobles gentilshommes sont des anges.  
Cette porte me signale  
le danger que je cours.  
Je ferais mieux de me rendre auprès de celle de Belisa,  
et la nuit, ainsi, plaisante, passera.

TELLO

Cela serait fort bien, si elle t'ouvrait.

DON JUAN

Elle m'ouvrirait, si elle m'entendait.

TELLO

Son jardin est clos par un mur très bas,  
en rien difficile à escalader.

DON JUAN

Pourrai-je entrer par là ?

TELLO

Cela se pourrait.

DON JUAN

Eh bien allons-y avant que le jour ne nous en empêche,  
l'azuré en effet se teinte de rose.

TELLO

Mieux faudrait abandonner toute cette ardeur  
et passer du dîner au sommeil.

*[Ils se retirent]*

*[Une pièce chez Belisa]*

## Scène VIII

[*Entrent Belisa, Celia, Finea*]

BELISA

As-tu rangé les fusils ?

CELIA

Oui, Belisa, ils sont rangés.

BELISA

Me voici rentrée et mon cœur défaille !

CELIA

C'est bien le moins,  
tu es partie déjà avec le cœur défaillant,  
et le mien entre temps a fait de même,  
car d'une telle folie  
que pouvais-je attendre d'autre  
que ton malheur ?  
Don Juan, par aventure, se trouvait-il  
à la porte de cette dame ?  
Quoiqu'il devait plutôt se trouver à l'intérieur,  
puisque demain ils se marient.

BELISA

À peine, Celia, était-il arrivé  
à la porte de l'heureuse dame  
(on peut la dire heureuse  
car elle ne manque pas de bonheur)  
qu'arrivait à cette demeure,  
entouré de gens et d'armes,  
quelque ennemi outragé.  
Sans moi, ils le tuaient.  
Les fusils leur ont fait peur  
et ils ont tourné les talons,  
renonçant à leur dessein.

CELIA

La prouesse héroïque et heureuse  
fut, à y regarder de près,  
une folie magnifique.

BELISA

C'est avec des compliments que tu me grondes  
pour l'imprudence dont j'ai fait preuve.

CELIA

Va te coucher, tes histoires  
font rire le matin, dont les nuances bleutées  
assaillent les rayons d'argent.

BELISA

Il n'est pas aussi tard que ton sommeil  
te le fait croire.

CELIA

Je suis éveillée.

BELISA

Je le suis plus encore,  
portée par tant de furie jalouse.  
Je veux répondre à Lucinda,  
celle qui demain se marie,  
sage, bienheureuse,  
gracieuse, bien coiffée,  
qui m'a demandé un habit  
pendant que l'on achève ses atours,  
afin qu'en sa victoire  
mes propres atours soient son butin.  
Un tour de cette sorte  
je crois est employé  
à mon rencontre par l'amour  
qui, à raison, prend sa vengeance.



CELIA

Cela ne peut-il avoir lieu demain ?

BELISA

N'as-tu pas remarqué que, lorsqu'un différent  
surgit entre deux personnes,  
l'offensé n'attend pas  
que l'autre s'avance le premier ?  
Laisse-moi saisir mon épée,  
et tuer cette femme...

CELIA

Finea, fais sonner pour les morts.

BELISA

Avec moi, Lucrece<sup>60</sup>,  
pour ta sottise, non pour ta chasteté !

FINEA

Tu veux écrire maintenant ?

BELISA

Dispose, Finea, dans cette pièce,  
une bougie et du papier,  
de l'encre et une plume.

FINEA

Je crois que ta cervelle  
est toute éventée.

BELISA

Tire ces rideaux ! Fais donc !

60 Voir plus haut l'allusion à Lucrece et la note qui l'accompagne.

## Scène IX

*[Une fois les rideaux tirés, on découvre une chambre garnie de tapisseries, une petite table d'argent, une autre avec des écritoires, une bougie et, sur le côté, le comte]*

BELISA

Grands dieux! Qu'y a-t-il ici?

FINEA

Hélas, madame,  
un homme!

LE COMTE

Doucement, ne pousse pas,  
Belisa, de hauts cris. C'est moi.

BELISA

Votre seigneurie chez moi  
à une telle heure? Ah, Celia!  
Quelle sollicitude! Quelle protectrice tu fais!  
Tu mets, toi, le comte  
dans ma chambre, à côté de mon lit?  
A-t-on jamais vu une telle trahison?

CELIA

Si lorsque je sors voir qui frappe à la porte,  
et que j'ouvre il s'introduit à l'intérieur,  
que par la force il menace  
ma vie, que puis-je faire?

BELISA

Tu devais me le dire à mon arrivée.  
Je serais alors ressortie  
pour aller passer cette nuit  
chez quelque amie.

LE COMTE

Ne soyez pas, madame, troublée :  
si l'amour m'a mené ici,  
à voir votre malheur,  
il saura aussi me montrer  
la porte par où sortir.  
Je suis entré de nuit, loin d'imaginer  
que le soleil tarderait tant  
à se lever à mes yeux.  
Mon anxiété fut calmée  
à parler de vous avec Celia  
et, comme les heures filent  
si promptement dans l'agrément,  
sans que celui qui aime les voie passer,  
quand j'ai voulu enfin partir,  
vous frappiez à la porte. J'attendais  
de pouvoir partir sans être vu.

BELISA

À des propos si courtois,  
j'abandonne mon courroux.

### Scène X

*[On voit don Juan et Tello entrer par une porte]*

DON JUAN

Entre tout doucement : on parle  
dans la chambre de Belisa.

TELLO

Le mur du jardin, par Dieu,  
n'était pas si bas.

DON JUAN

Le mur aurait été ardu,

si l'amour n'avait assuré mon pied  
ou ne m'avait pris sur ses ailes.

TELLO

Comme à moi il n'a fourni aucune aide,  
par Dieu, le ventre que je n'ai pas  
en est tout retourné.

DON JUAN

Un homme parle, c'est chose étrange!

TELLO

Un homme ici, et à une telle heure?

DON JUAN

Tello, qui l'eût cru?

TELLO

Ah, monsieur! Combien parmi celles,  
qui nous jouent les innocentes,  
avec des yeux de chat,  
en leur cœur disent : ouste.  
Les plus attachées à l'honneur  
plient quelquefois et s'en échappent  
comme le fait l'encre pour chaque lettre  
tracée sur du mauvais papier.

DON JUAN

Je suis hors de moi : tends bien l'oreille  
puisque ce paravent nous dissimule.

TELLO

Personne ne doit se fier à un paravent,  
pour tenir des propos malveillants.

BELISA

[*Au comte*]

Je crois votre seigneurie,  
mais, puisque Lucinda vous plaît,  
pourquoi recherchez-vous ma présence ?

LE COMTE

Je viens vous écouter, ingrate.

BELISA

Après tant de promenades  
au Prado et à la Fuente Castellana,  
vous venez me causer ce désagrément ?  
La cause, probablement, en est que  
l'objet de votre affection vous a délaissé  
pour un autre, ou qu'il y a duperie.

TELLO

[*À part, à son maître*]  
Par le sang de Dieu !  
C'est le comte, et Belisa  
se consume de jalousie !

DON JUAN

Ciels !  
Ce n'est pas sans raison que Belisa  
me délaissait. Elle est au comte.  
Mon espérance a pris fin aujourd'hui.

TELLO

Partons d'ici, monsieur :  
si cela se prolonge,  
ils vont deviner ta présence, et vous allez tous deux  
finir par dégainer les épées.

DON JUAN

Que puis-je faire d'autre que le tuer ?

TELO

Comment ?  
Le tuer ? Comme si ce n'était rien !  
Et après, hop, à cheval,  
la fuite à travers l'Italie,  
ou, d'aventure, toi sur l'abbaye de  
Monte-à-Regret<sup>61</sup>, moi sur la potence,  
qu'on appelle *fnibus terrae*<sup>62</sup>,  
à chanter le visage à demi-bâillonné  
toute la gamme des notes face au soleil  
avec un filet de voix.

LE COMTE

Belisa, je n'ai jamais aimé  
Lucinda, ses intrigues  
se sont imposées à ma foi,  
sa jalousie à mon indifférence.  
Pour vous prouver que,  
galant, je suis aussi grand seigneur,  
je renonce dès maintenant à l'amour,  
plus jamais je ne l'accepterai en moi :  
il n'est pas bon que mon désir  
assujettisse la fermeté de mon âme.  
Et, bien que ce soit pour mon malheur,  
si vous aspirez à vous marier,  
comme vous le dites, vous en empêcher,  
étant qui je suis, serait mal agir.  
De ma poitrine aujourd'hui je chasserai

61 L'abbaye de Monte-à-Regret est la potence, l'échafaud, le gibet. Dans son dictionnaire d'argot, E. Lorédan Larchey ajoute ce commentaire : « Double allusion. Comme une *abbaye*, l'échafaud vous sépare de ce bas monde, et c'est à *regret* qu'on en *monte* les marches » (*Les Excentricités du langage*, Paris, E. dentu, 1865). Pour désigner cette potence, Lope de Vega emploie l'expression « teatro lutífero », qu'il semble avoir créée.

62 *Fnibus terrae* [La fin de la terre], autre expression pour désigner la potence, qui apparaît notamment dans la nouvelle de Cervantès, *Rinconete et Cortadillo*.

l'espérance, je n'attendrai plus  
d'autre bien que le vôtre.  
Car celui qui aime plus ses désirs  
que l'honneur de ce qu'il aime  
n'est pas droit, et n'aime pas.  
Aujourd'hui s'effondre la tour  
de mon amour sot et insensé.  
Face à vos rigueurs,  
être qui je suis me soutient.  
Car l'amour rougit aussi  
de n'éveiller nulle gratitude :  
j'ai ainsi été, madame,  
bien sot et entêté mais aussi  
trop infortuné pour un galant  
et trop titré pour un mari.  
Je vous donne ma parole : je vous aiderai  
avec celui qui sera peut-être le vôtre.  
Je veux ainsi m'éloigner  
avec autant de force que je vous ai aimée.  
Avec cela j'espère vous obliger,  
sans vous lasser encore.  
Car un homme qui jamais n'a pu  
se faire aimer  
lasse autant par son amour  
qu'il oblige en s'éloignant.

[*Il sort*]

BELISA

Éclaire sa seigneurie,  
Finea.

CELIA

Quelle grandeur !

LE COMTE

Qui est là ? Éclaire.

BELISA

[À *Finea*] Comment ?

Des gens chez moi ?

DON JUAN

Que votre seigneurie  
ne tire point son épée.

[*Il empoigne son épée et rejette sa cape sur ses épaules*]

LE COMTE

Comment cela ? Ne vois-je pas que,  
cachés par un paravent, deux hommes m'attendent ?  
Belisa, peut-on ainsi trahir  
un homme tel que moi ?

BELISA

Pareil malheur est-il possible ?  
Celia, qu'est-ce que cela ?

CELIA

J'ai fait entrer  
le comte, c'est vrai, là où vous l'avez  
trouvé, mais non les autres.

DON JUAN

Monsieur le comte, ne vous laissez point troubler  
par cette folie d'amour.

LE COMTE

L'amour ne peut me troubler,  
celui qui prend part à la faute



ne peut que mal la juger.  
Devant Belisa, je reste confondu :  
tant de mines et de minauderies  
alors que chez elle se trouvent  
des hommes, à une heure indue,  
cachés par des paravents.  
Eh bien je ne vais pas demeurer là  
plus que de raison,  
car je ne peux à bon droit vous tuer  
pour avoir commis le délit d'être son mari.  
Mais gare à vous si je vous trouvais  
à chercher à vous marier ailleurs car là, par Dieu !,  
le monde entier ne suffirait pas  
à vous sauver la vie !

DON JUAN

Mais, monsieur, sans même m'écouter ...

LE COMTE

Il est trop tôt pour le pardon  
et trop tard pour les excuses.

*[Il sort, Celia l'accompagne]*

## Scène XI

*[Belisa, Don Juan, Tello, Finea]*

DON JUAN

Voici donc, ingrate Belisa,  
ce qui te pousse à me tuer ?  
Tu avais des raisons de te taire,  
lorsque je venais te parler.  
Tu avais des raisons de me fermer  
tes portes mais, sans clefs,  
mon amour a su entrer et voir

les affronts que tu me fais subir.  
La jalousie perce les murs  
lorsqu'elle voit qu'on ne lui ouvre pas,  
on la surnomme le lynx  
car il n'y a rien qu'elle ne puisse transpercer.  
L'amour a toute juridiction  
dans les lieux de verdure.  
Je dois le mien à un jardin ;  
il abrite aussi une désillusion.  
À quatre heures, en pleine nuit,  
si tant est que l'on puisse encore parler de nuit  
lorsque déjà l'aurore pointe  
aux portes orientales,  
un homme, qui réunit  
de si remarquables qualités,  
se trouve dans ta chambre ? À une telle heure  
le comte sort de chez toi ?  
Quand pas un de ceux qui vivent dans ta rue  
n'est encore prêt à se lever,  
tu mets à la rue un homme :  
comment veux-tu que je me taise ?  
Il n'y a dans la rue pas de secret :  
lorsque l'honneur est aussi  
malmené, n'espère pas  
que quiconque puisse en garder le secret.  
Puisque tu aimais don Enrique,  
dis-moi, à quoi bon m'abuser ?  
Les femmes n'ont jamais tiré  
aucune grandeur de leur inconstance.  
Tu eusses pu me laisser avec Lucinda,  
un mal en vaut un autre, jamais je n'ai  
eu à me plaindre chez elle  
d'un homme trouvé à une heure aussi tardive.  
De chez toi je m'en vais  
en Aragon, afin de t'oublier.  
Dieu me garde de la Castille !

Pour que je l'éprouve il a suffi  
que l'épreuve de ton amour  
m'édifie et m'ôte mes illusions.  
Si je devais la revoir, ciels,  
que l'épée traîtresse me tue,  
ou que l'ami le plus cher me livre,  
et que celui qui le plus est mon obligé  
paie par des méfaits mes bienfaits  
et se range aux côtés de mon ennemi.  
Que le Roi garde l'habit sollicité :  
la jalousie, avec force chagrin,  
m'a porté d'âpres coups,  
mieux vaut à ce compte mourir en Flandres.

BELISA

Votre grâce a-t-elle achevé  
ses propos plaintifs ?  
Ce long discours a-t-il un épilogue  
que l'on puisse lui enfler par-dessus ?  
Va-t-on entendre : « n'as-tu pas vu », et ce  
par quoi s'achèvent les *Romances*,  
ces réjouissances de mauvais goût  
que l'on nomme « vers finaux » :  
« tant de douce rigueur,  
tant de tendre dureté,  
tant de soumise tyrannie,  
et tant d'humilité arrogante ? »  
Que votre grâce poursuive.

DON JUAN

Suis-je vraiment raillé si rudement ?  
Aux affronts répondent des enfantillages  
et à la colère des gracieusetés ?

BELISA

Gentilhomme aragonais  
au jugement arbitraire,

Juan par la grâce de Dieu,  
Cardona pour piquer tel un cardon<sup>63</sup> :  
si nous devons parler avec franchise,  
si c'est la vérité que nous voulons dire,  
s'il s'agit de se donner tout crédit,  
s'il faut ouvrir nos cœur,  
dites, mon roi, si est venue ici  
votre nymphe, que Dieu la garde,  
celle à qui il ne manque  
que les ailes pour être un ange,  
celle qui écrit en un style raffiné,  
dans ce langage inintelligible  
que personne ne comprend en Castille  
et que sa mère n'a pu lui enseigner,  
celle, enfin, dont les yeux  
appellent tant de galants,  
et en font le hibou de la Cour  
(plaise à Dieu qu'on les lui enlève).  
Elle m'a dit que vous brisiez  
ses portes en proie à de telles affres  
et en la suppliant si humblement  
que, prise de pitié, elle vous ouvrait,  
que sur son estrade vous défaillissiez  
(et encore ces défaillances ne sont rien :  
à l'âge des étuis à moustache vous larmoyez  
et vous faites des moues de petit enfant).  
Comment ce cher Cardona veut-il  
que je souffre qu'il se marie,  
quand c'est demain que cela est prévu ?  
Quand par-dessus les noces,  
votre nymphe par ce billet,  
l'imbécile, me demande  
des vêtements pour la noce,

63 Sur l'écu de la famille Cardona, se trouvaient trois *cardos* [chardon ou cardon].

le temps que l'on achève les siens !  
Que votre grâce s'en aille,  
se coucher, car il fait déjà jour :  
à son réveil, le marié  
ainsi n'aura pas de cernes  
et il pourra se faire la barbe,  
l'obligation ne se peut enfreindre,  
le fiancé en paraîtra plus jeune,  
tandis que la dame fera boucler ses cheveux.  
Sachez que j'ai été un modèle  
parmi les femmes loyales :  
je n'ai en rien cédé,  
telle un rocher en mer, telle le palmier face au vent.  
Je n'ai pas amené le comte chez moi :  
c'est en mon absence qu'il a pu  
y entrer. Faut-il en accuser  
Celia ? Les deux concernés le savent.  
J'étais bien absente, et la preuve  
est que je suis venue à votre aide :  
vous me devez maintenant deux vies  
car, pour que l'on ne vous tue pas,  
j'ai mis la mienne en danger  
face à quatre épées,  
munie des armes qui effrayèrent  
ceux qui avaient voulu vous tuer.  
Est-ce cela, pour vous,  
mettre des amants à la rue ?  
Est-ce cela être volage ?  
Est-ce cela être inconstante ?  
Suis-je coupable si vous me négligez  
et si vous vous mariez ?  
Et à cause de moi vous repartez en Aragon  
et de l'Aragon en Flandres ?  
J'ai donné à Lucinda le bijou,  
ce phénix de diamants :  
les phénix, pour moi, meurent,

ils naissent pour Lucinda.  
Vous ne répondez pas ?

DON JUAN

Je le peux difficilement !

TELLO

[À *Finea*]  
Et toi, n'as-tu pas quelque  
excuse à me donner ?

FINEA

Tello,  
tu es un fourbe.  
Avec une gravité d'homme,  
avec un mépris assommant,  
après avoir été de Fabia  
le servile prétendant,  
tu veux de moi des excuses ?

TELLO

Moi, de Fabia ?

FINEA

Voudrais-tu  
nier devant moi la vérité ?

TELLO

Moi ?

FINEA

Oui.

TELLO

Plaise à Dieu qu'une bête féroce  
me dévore les mollets,

ou que je mette une partie  
de mon argent en péril  
quand il y a des coffres pour le protéger,  
ou que, pour me faire un habit,  
le tailleur me demande après coup,  
plus de soie et plus de garniture,  
ou que, vers le mois de décembre, je sois un  
de ces condamnés à parcourir toute la rue de Getafe<sup>64</sup>  
sur un méchant cheval  
stupide et hargneux  
faisant arrêt à chaque instant<sup>65</sup>,  
ou que j'aie un procès, où  
dilapider et ma patience et mon argent :  
car c'est là une abomination, plus grande encore  
que toutes celles que compte le monde.

DON JUAN

Oh ! Belisa ! Que ne nous fait pas faire  
la jalousie ? Me voici revenu de mes égarements,  
si tu veux bien l'être également. Que son envie malavisée  
ne fasse qu'augmenter notre amour, qui t'a valu tant de peines.  
Je te dois réellement la vie et, tant  
qu'elle durera, je t'en serai obligé.  
Toi, vois de quelle manière, et par où  
tu désires, pour ton dédommagement, te venger.  
Tout comme à présent le jour éclatant se lève,  
annoncé par le soleil, et déchire  
l'ombre obscure de la nuit froide,  
pour que s'ouvrent les fleurs et brille le cristal,  
la vérité à mon propos t'apparaîtra  
et dévoilera la noirceur de Lucinda :

64 La rue de Getafe était réputée pour sa saleté.

65 Les condamnés devaient parcourir les rues, torse nu (détail particulièrement douloureux au mois de décembre), et s'arrêter à chaque intersection pour que soit proclamée par le crieur public leur peine.

alors les belles paroles, les amours,  
seront les uns cristaux, les autres fleurs.  
Puis-je faire plus, pour que ta volonté dispose  
de moi ?

BELISA

Je suis maintenant satisfaite,  
et persuadée que l'intrigue est de Lucinda.  
Mais à quoi bon si je ne me venge pas ?  
Au point où en sont mes affaires,  
et afin qu'aucun doute ne subsiste,  
c'est toi qui doit être le maître, en foi de mon espérance,  
de la réparation et de la vengeance.  
Je te dirai bientôt l'artifice que j'ai imaginé  
pour nous permettre de triompher en tout cela.

DON JUAN

Je suis déterminé à t'obéir  
en jalousie, en amour, en tourments, en félicité.

BELISA

Eh bien pars donc, retourne-t'en, et pense à moi.

DON JUAN

Comment la mémoire pourrait-elle me manquer ?

BELISA

Adieu, don Juan !

DON JUAN

Je m'éloigne la mort dans l'âme.

TELLO

Adieu, Ma muse !

FINEA

Adieu, mon trognon !



[Ils sortent]

[Une pièce chez Lucinda]

## Scène XII

[Entrent le comte, Lucinda et Fabia]

LUCINDA

Remarquable dessein !

LE COMTE

Couronné de succès, il l'eût été.  
Mais le dédain a de loin dépassé chez elle  
toute audacieuse inclination.

LUCINDA

Il est bon, toujours,  
d'employer, pour commencer, de l'or.

LE COMTE

Celia, en m'introduisant dans sa chambre,  
m'a donné l'occasion nécessaire,  
mais ma bonne fortune n'a pas été  
à la hauteur de mon audace.  
Mais qui eût cru  
que Belisa se trouverait  
hors de chez elle au moment  
où la nuit touchait à sa fin ?  
Elle n'eut pas à se défendre  
de mes folles extravagances,  
car je viens (dès que mes paroles  
se heurtent à des édits)  
de là où les Roland se font furieux

et où les Tarquin ne violent pas<sup>66</sup>.  
Tout comme un homme provoqué au combat  
qui, dans l'attente de son adversaire,  
se glorifie hardiment  
mais qui, à sa vue, se trouble  
et devient tout pâle,  
mon amour est demeuré résolu,  
jusqu'à ce que Belisa paraisse :  
à sa vue j'ai capitulé  
avant même d'avoir capitulé.  
J'en suis ressorti bien stupide, vraiment,  
pour m'y être aventuré trop hardiment.  
Mais un homme méprisé  
peut-il être avisé ?  
J'ai trouvé, alors que je m'en allais,  
votre don Juan qui écoutait en cachette.  
Les deux m'ont avancé des excuses,  
si l'on peut les nommer ainsi,  
pour expliquer la présence en pleine nuit  
du galant chez la dame.  
J'entrai en furie à bon droit,  
mais en comprenant  
que son crédit et sa réputation  
pouvaient s'en trouver affectés,  
je ne poussai pas plus loin  
à leur rencontre mon dépit.  
Lui, je ne le laissai pas parler ;  
elle, ensuite, je ne la laissai pas mentir,  
car il n'y a plus rien à entendre  
lorsqu'il n'y a plus rien à espérer.

LUCINDA

Je me fatigue à tort.

66 Allusion à l'*Orlando furioso* [*Roland furieux*] de l'Arioste et au viol de Lucreèce.

Il l'adore. Pourquoi m'entêter ?

LE COMTE

Par malheur cet amour qui me tourmente,  
me fait ressentir un affront cuisant.

FABIA

Si l'ombre qui est là, aux contours  
flous n'est pas trompeuse,  
ton don Juan est à la porte.

LUCINDA

Quel don Juan ?

FABIA

Don Juan de Cardona.

LUCINDA

Lui-même ?

FABIA

Lui-même en personne.

LUCINDA

Que la porte lui soit mille fois ouverte.

### *Scène XIII*

*[Entrent Don Juan et Tello]*

DON JUAN

Je me réjouis de trouver ici,  
monsieur, votre seigneurie,  
non pour vous présenter des excuses  
si jamais je vous avais offensé la nuit dernière,  
mais parce que j'apporte pour vous deux  
de la part de Belisa un message.

LUCINDA

Elle a sollicité un parfait messager.

LE COMTE

Que me mande-t-elle ?

LUCINDA

De quoi m'informe-t-elle ?

DON JUAN

Elle m'a dit que Lucinda  
lui avait fait parvenir un billet,  
(et c'est pour cela qu'elle m'a appelé,  
pour me le montrer)  
où elle lui écrit qu'aujourd'hui elle se marie.  
Je tiens pour une grande chance  
de pouvoir moi-même vous présenter,  
belle Lucinda, mes vœux.  
Pour ce qui est de la robe que vous lui ferez l'honneur  
de lui emprunter, elle tient à votre disposition  
ses habits, dont le plus beau,  
qu'elle n'a jamais porté.  
Et elle vous supplie de bien vouloir  
la laisser elle-même vous parer  
pour qu'ainsi vous soyez enviée  
et n'ayez rien à envier.  
Et si vous le voulez bien également  
(elle désire tant vous obliger),  
venez pour le mariage en sa demeure :  
avec le rôle de marraine vous l'honorerez<sup>67</sup>.

LUCINDA

Pour vous dire la vérité,  
mon désir a été de la blesser,

67 La formulation est ambiguë : on peut comprendre que Belisa sera la marraine, ou que ce sera Lucinda.

mais maintenant que je vois  
votre bienveillance et la sienne,  
je réalise que ce qui doit avoir lieu,  
même né d'une duperie,  
finit par avoir lieu par accident.

LE COMTE

Et moi je comprends à l'instant  
que Belisa ne portait pas  
à don Juan un amour pleinement accompli  
car tout a été provoqué  
par sa propre hardiesse :  
sa nature singulière  
la contraignait à rendre jalouse  
Lucinda.

DON JUAN

Les cieux  
se devaient de favoriser  
ma sincérité.

LUCINDA

C'est pour gagner votre volonté que  
mon amour a feint l'indifférence  
et ma loyauté le mépris.  
Oh, l'entêtement et la raison  
en amour obtiennent beaucoup,  
car sur la cause la plus perdue  
ils s'établissent en maîtres !  
Je me rendrai chez Belisa  
puisqu'elle m'annonce, pour plus de crédit  
par un ambassadeur incomparable,  
vouloir me faire une telle faveur.  
Et je supplie monsieur le comte  
de me faire l'honneur de m'y accompagner.

LE COMTE

Il est de mon devoir  
de vous présenter mes félicitations.  
Nous pouvons y aller ensemble.

LUCINDA

Donnez-moi votre main, don Juan.

TELLO

Le fiancé et le parrain se retirent.  
As-tu quelque chose à dire ?

FABIA

J'envie les mariés,  
Tello, car je t'aime.

TELLO

Donne-moi aussi ta main.  
Que Dieu nous fasse mari et femme.

*[Une pièce chez Belisa]*

#### *Scène XIV*

*[Entrent Belisa, très élégante, et Celia]*

CELIA

Tu ne seras pas surprise si je te demande  
la raison de cette surprenante magnificence  
et de tant d'élégance à cette heure.

BELISA

Celia, je vais sous peu  
mettre un terme à mes extravagances  
et à cette sottise espérance.  
Je suis venue au monde si peu

portée vers l'amour, quel qu'il soit,  
que je n'avais pas imaginé  
que l'esprit et l'élégance  
me soumettraient et me feraient aimer.  
Mais le Ciel, toujours, s'oppose  
à l'orgueil des hommes.  
Ma folle arrogance s'appuyait  
sur l'idée que nulle femme  
pouvait ne pas rendre les armes  
face à mon libre entendement.  
Me voici infiniment détrompée  
car l'amour non seulement châtie  
par un excès de tourments jaloux  
ma libre hardiesse, mais il a fait en sorte  
que l'imbécilité raille  
ma vanité insolente :  
de sorte qu'elle m'offense moins  
en m'enlevant don Juan  
qu'en pensant, la présomptueuse,  
soumettre mon entendement.  
Si maintenant je n'échoue pas,  
je pense en un même temps  
me venger des deux offenses.

CELIA

Je ne sais si tu fais bien.

BELISA

Moi si.

CELIA

Je t'ai dit, déjà, le matin  
où nous sommes allées au Soto,  
que l'amour te châtiât  
pour tant de dédain et de mépris.

BELISA

Une voiture s'arrête à notre porte.  
C'est peut-être la mariée qui arrive :  
il n'y a pas de bonheur plus grand  
que de tirer d'une duperie une autre duperie  
et d'une vengeance une autre vengeance.

### *Scène XV*

[*Entre Finea*]

FINEA

Une galère terrestre  
avec des clous d'or en guise d'agrès,  
des rideaux en guise de voiles  
faites de toile aux frissonnements de nacre,  
et, en guise de rames pour la faire avancer,  
quatre cygnes d'Allemagne,  
débarque à ta porte  
avec dame Lucinda.

BELISA

A-t-elle belle allure ?

FINEA

Elle est  
gaie.

BELISA

Bonne remarque, cela suffit :  
aucune femme joyeuse n'est laide,  
aucune femme triste n'est belle.

FINEA

Ils amènent les voiles.



## Scène XVI

[*Entrent Lucinda, Fabia, le comte, don Juan, Tello et des serviteurs*]

BELISA

Chère madame, votre grâce  
honore infiniment  
cette demeure par sa visite.

LUCINDA

Votre grâce accorde  
bien des faveurs à mon humble personne.

BELISA

Vous êtes si bien vêtue et coiffée  
que vous ne voudrez plus  
ni de mes soins ni de mes parures.

LUCINDA

Ce n'est pas que la faveur proposée  
m'ait inspiré une quelconque défiance  
mais j'ai voulu vous éviter cette peine.

LE COMTE

Trêve de politesses.  
Cela suffit, dame Belisa,  
que tous les serviteurs  
qui ici nous accompagnent  
soient témoins du mariage  
de Lucinda et de don Juan.

BELISA

De qui ? Comment cela ?

LE COMTE

De Lucinda et don Juan.

BELISA

Quelle singulière et surprenante  
annonce! Qui vous a dit cela?

LUCINDA

Comment cela, qui? Mais celui  
qui vient à peine de nous le dire est don Juan.

BELISA

Don Juan, ou vous perdez la tête,  
ou je n'ai pas été bien comprise :  
j'avais envoyé demander  
à celle qui vient se marier  
de bien vouloir être marraine.

LUCINDA

Marraine? De qui?

BELISA

Mais de moi.  
Et il fallait également supplier le comte  
de m'honorer de sa présence bienveillante,  
il m'a donné sa parole qu'il le serait.  
Est-ce bien ce que j'ai dit?

DON JUAN

Oui, en vérité,  
mais mon trouble était tel,  
que j'ai altéré le message. Il faut cependant  
m'excuser : le premier mot de celui qui aime  
est toujours une sottise.

LUCINDA

La vengeance que voici est bien sottise,  
mais je la prendrai pour ma part  
sur vous deux, seule me tourmente

l'idée que le comte puisse accepter cela.

LE COMTE

Moi,  
Lucinda, j'ai engagé  
ma parole. Arrêtez là  
et, comme ils m'offensent également,  
consolez-vous avec moi, et offrez-moi  
– les miens vous attendent déjà –  
vos bras et votre faveur.

LUCINDA

J'ai été abusée, certes,  
mais n'ai pas perdu toute honte. Je vous les offre.

BELISA

Et moi je vous les offre aussi, de toute mon âme.  
Soyons toutes deux amies.  
Et le seigneur don Juan, qui ne dit mot,  
c'est à moi qu'il donnera sa main,  
car c'est fort plaisamment  
qu'il a altéré le message.

DON JUAN

Moi je n'ai fait  
qu'obéir à celle que je sers.

TELLO

Et moi je retiens Finea.  
Pardonnez-moi, dame Fabia,  
mais cette poudre cordiale m'est nécessaire.  
[À *Finea*]  
Mon amour de cette main  
t'appelle. Qu'attends-tu ?

FINEA

Ah, Tello !  
Est-là une main ou une patate ?

BELISA

Illustre public : le poète,  
qui avait délaissé les Muses,  
désireux de vous servir,  
les a de nouveau sollicitées,  
afin que vous ne l'oubliez pas.  
La *comedia* ici prend fin.